



Journal des Demoiselles

Paris Boulevard des Italiens, 1.

28^e année Juillet 1866

Bruelles Denderbecq Rue du Casino 10 ^{vis} Porte de Cologne

N^o VII

Amsterdam Denderbecq Nieuwmarkt 100 ^{vis} Nieuwlar Straat

Ayuntamiento de Madrid

CAUSERIE ARTISTIQUE

PIÈTRE DE CORTONE

ET

LES ARTISTES DE LA DÉCADENCE

Je vous le disais bien, mesdemoiselles, que la Renommée avait des caprices; la renommée, c'est trop souvent la vogue, une déesse aveugle qui a les cent bouches et les ailes, mais de jugement point. Aujourd'hui elle porte aux nues le mérite d'un tel maître, demain elle foule aux pieds son souvenir.

C'est ainsi que Watteau, Lancret et Boucher ont eu leur règne. Puis Louis David et ses élèves; puis Delacroix; — mais, il ne faut jamais parler des contemporains; tant qu'ils vivent ils sont des dieux et ne sauraient être jugés équitablement. — C'est ainsi que Pietro da Cortona, fort admiré jadis, ne compte plus maintenant que parmi les peintres de second ordre.

Pour celui-ci, mesdemoiselles, son histoire est un vrai conte de fée.

Il y avait une fois... — Mettons que c'était vers 1608, à Florence et dans l'atelier d'un peintre médiocre nommé Andrea Commodi, — un jeune garçon de douze ans, assez borné, assez maladroit, pas trop bien tourné, qui était venu de Cortona, son pays, on ne savait comment, et qui vivait à la grâce de Dieu, sans un écu vaillant.

Il travaillait beaucoup, mais ne faisait rien de bon. C'est pourquoi ses camarades d'atelier avaient remplacé son nom de Pierre Berrettini par le surnom de *Tête-d'Âne*.

Comme il était sans argent, sans talent et sans protecteurs, il recevait plus de bourrades que de compliments. Un beau jour, il se dégoûta de ce genre de vie, quitta l'atelier d'Andrea Commodi et Florence, et s'en alla jusqu'à Rome, à pied, pour voir s'il pourrait y devenir peintre malgré les funestes prédictions de son premier patron et de ses camarades.

Là, il prit quelques leçons de Baccio Ciarpì, puis il se mit à travailler seul, traînant ses cartons sur les marches des palais, devant les ruines antiques et sous les porches des églises. Comme on disait déjà dans ce temps-là qu'à force de forger on devient forgeron, il s'imagina qu'à force de dessiner on pouvait bien devenir peintre, et il dessinait, dessinait,

dessinait, tantôt d'après Michel-Ange, le dieu des peintres florentins; tantôt d'après le sublime Raphaël, dont le souvenir tout-puissant régnait à Rome; il copiait aussi Jules Romain, Caravage et tous les maîtres secondaires. Il copiait encore les marbres et les bronzes antiques, et demeurait des jours entiers dans la contemplation et l'étude de la colonne Trajane, qu'il admirait entre toutes choses.

Ses dessins, toutefois, ne lui rapportaient guère. Il vivait d'une tranche de cocomero et couchait à la belle étoile.

« Quel malheur, se disait-il quelquefois, de vouloir être peintre et d'avoir une tête d'âne! »

Cependant, en évoquant ses souvenirs d'enfance, il se rappelait que sa nourrice lui avait affirmé jadis que la fée Propicia se trouvait un peu sa marraine. Or, il la savait mariée avec le Hasard, lequel peut être considéré comme le premier ministre de la Providence.

Remarquez, mesdemoiselles, que je vous parle ici un fort joli phébus, qui n'eût point été déplacé jadis à l'hôtel Rambouillet, quand l'illustre Julie d'Angennes en faisait les honneurs.

Vous savez, n'est-ce pas, qui était Julie d'Angennes, et la marquise de Rambouillet, sa mère, et mademoiselle Paulet dite *la belle Parthénie*? Ces trois muses qui inspirèrent et protégèrent tous les beaux-esprits du dix-septième siècle, — sauf Corneille, Molière et Boileau; — ces statues, dont les *Précieuses ridicules* sont la charge, et qui fondèrent en France les bureaux d'esprit?

Quant au phébus, si vous ignoriez jusqu'à présent les grâces de ce joli langage, mes deux phrases de tout à l'heure vous en donnent une idée très-satisfaisante.

Revenons au jeune Berrettini, qui attendit quelques années des nouvelles de sa marraine, la fée Propicia.

A force d'errer par la ville, de dessiner, de s'abriter à l'heure de la sieste sous les vestibules des palais, il fit des connaissances dans la domesticité des grands seigneurs et des cardinaux. Les uns le nourrissent des

reliefs de l'office; les autres lui permirent de coucher dans ces beaux vestibules qu'on fermait le soir.

Il faut que vous sachiez, mesdemoiselles, que ces beaux vestibules italiens, qui s'ouvrent au rez-de-chaussée des palais, au devant d'escaliers magnifiques et sous des voûtes hautes comme des coupes d'église, — qui ont des pavés de marbre et des murs peints à fresque du haut jusques en bas, — sont d'ailleurs l'asile le plus désagréable et le plus sale du monde.

On y fait entrer les chevaux et les voitures, — car ils sont assez vastes pour qu'elles y puissent tourner. — On y laisse séjourner les ordures du logis, — et même....

Mais les architectes admirables qui bâtissaient ces palais grandioses, ignoraient les faiblesses humaines ou dédaignaient d'y compâtrer, ou les oubliaient pour ne songer qu'aux besoins nobles de notre nature; alors... il fallait bien... Mais pardon, mesdemoiselles, je sors avec empressement de ces vestibules où m'entraînait l'amour de la description. Tout le monde sait que l'Italie est belle, mais qu'elle n'est pas propre. D'ailleurs, mon héros ne fit qu'un rapide séjour dans le vestibule du palais Sacchetti; car bientôt, par la faveur d'un palefrenier, on lui concéda pour lit une belle auge de marbre qui était remise sous un hangar.

Il y gita quelque temps en paix. Toutefois, comme toutes les prospérités sociales trouvent des envieux, il fut enfin troublé dans sa jouissance par un marmillon agressif, qui transforma un jour le lit en baignoire, en versant dans l'auge autant de seaux d'eau qu'il en fallut pour la remplir.

Or, si le bon palefrenier donnait au jeune Pietro le lit et l'abri, il ne lui donnait ni feu, ni lumière: *Il pittorello*, le petit peintre, comme disaient les gens du cardinal Sacchetti, avait vite fait sa toilette du soir, posé ses cartons contre son auge et sauté dans son lit de marbre et de paille.

Ce jour-là, en tombant dans le bain inattendu, il poussa un cri de douleur, non pas d'être mouillé, mais d'avoir fait répandre en sautant, une partie de l'eau sur ses des-sins.

Il se désespéra; ses protecteurs s'indignèrent; tant et si bien que l'affaire vint aux oreilles du cardinal Sacchetti, qui voulut connaître le *petit peintre*. Pietro Berrettini plut à Son Éminence, qui résolut de devenir son protecteur, et, dès lors, grâce à un bain intempêtif, le jeune artiste fut tiré de la misère.

Pour lui, il se dit que la tée Propicia avait, sans nul doute, rempli la baignoire elle-même, sous un déguisement de marmillon.

A cette époque, c'était l'usage dans les grandes familles d'Italie d'adopter un artiste ou un poète, et de travailler à sa fortune. C'était comme un res-souvenir des mœurs de l'ancienne Rome; chaque patricien avait ses clients. Pietro Berrettini devint celui des Sacchetti, qui lui achetèrent ses premiers tableaux et lui firent obtenir la commande d'une *Nativité* pour l'église Saint-Sauveur. Ce tableau fut le premier triomphe de Pietro Berrettini, que l'on appela bientôt, comme c'était l'usage alors, du nom de son pays, Pietro da Cortona. Par corruption, nous disons *Piètre de Cortone*.

A dater de ce moment, la vie de l'artiste ne fut

plus qu'une longue suite de triomphes. Le pape Urbain VIII s'engoua de son génie, facile et vigoureux en même temps. Il lui fit exécuter une grande fresque à Sainte-Bibienne et lui confia, enfin, la décoration de la grande salle du palais de sa famille, le palais Barberini, que Charles Maderne, Borromini et le Bernin venaient de construire.

Tout à coup l'Europe artiste retentit des louanges de Piètre de Cortone. La voûte du palais Barberini eut un succès jusqu'alors inconnu; car au temps des vrais maîtres, la renommée faisait plus lentement le tour du monde; l'étonnement suspendait d'ailleurs l'explosion de l'enthousiasme. Mais, quand parut Piètre de Cortone, l'Ecole romaine, encore dans toute l'exaltation de son amour pour les beaux-arts, était cependant sevrée, depuis quelques années, de ces grands artistes qui passionnent une époque. Elle avait besoin de s'éprendre d'une idole; de jeter aux pieds d'une nouvelle gloire ses ovations et ses richesses.

Piètre de Cortone, avec un génie d'arrangement incontestable et toujours incontesté, avait une facilité singulière, une audace heureuse, cette grâce, prompte à devenir de la *manière*, qui précède souvent la décadence des écoles, une couleur éclatante et agréable. C'était un grand décorateur, et il fallait des décorations immenses aux palais gigantesques qu'élevaient alors le Bernin et Borromini.

Mais avant d'apprécier le talent de mon héros, je veux, mesdemoiselles, achever de vous conter sa vie semée de coups de fortune.

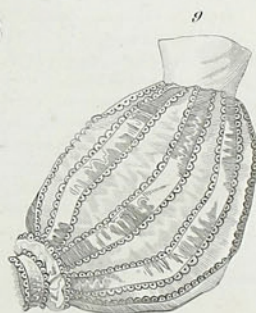
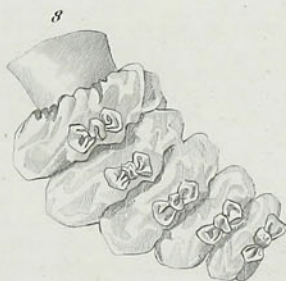
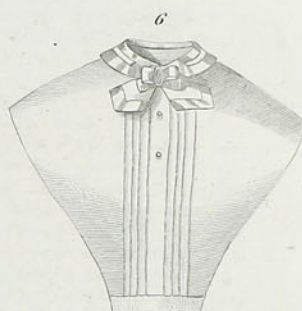
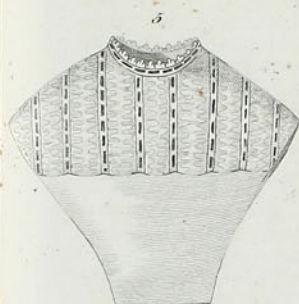
Son grand plafond fit donc événement. De tous les points de l'Italie on vint pour le voir et l'admirer. Les commandants abondèrent chez l'artiste. Il n'avait qu'à choisir, et le prix que mettaient à ses œuvres ses protecteurs, le cardinal et le marquis Sacchetti, le pape Urbain VIII, la famille Borromini, et une foule de nobles Romains, lui permettait d'être difficile.

Toutefois, il voulut voir si la fée sa marraine suivrait sa fortune là où il voudrait la transporter. Il quitta Rome et alla chercher à Venise et à Florence de nouveaux succès et de nouvelles richesses. A Florence il fut comblé par le grand duc Ferdinand II, un des princes les plus aimés et les plus magnifiques de la dynastie des Médicis. Plusieurs plafonds du palais Pitti sont de sa main. Comme il s'entendait à la décoration, il dut aussi donner les dessins des figures de stuc pour les voussures qui les entouraient. Son succès, ici, fut immense; si bien même que la jalousie des peintres florentins s'alarma. Ils se liguèrent contre cet étranger qui venait leur enlever gloire et travaux, et résolurent de le perdre dans l'esprit du grand duc.

Beaumarchais n'avait point encore dit: « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Mais cette vérité, vieille comme le monde, subsistait déjà dans l'esprit des rivaux du Berrettini. Ils l'accusèrent d'avoir donné à Ferdinand II des copies pour des originaux, lorsque par son ordre il acheta des tableaux à Venise. Ferdinand n'ajouta pas foi entière à la calomnie, mais il eut un moment de doute. C'en était trop pour la fierté légitime de Piètre de Cortone. Il quitta Florence sans vouloir rien entendre et revint à Rome, où l'attendaient de nouvelles ovations.

Ciro Ferri, l'un de ses élèves, acheva les décorations du palais Pitti.

Rome était alors le rendez-vous de tout ce que les



Editeur: M. Dreyfus, Imp. 1, rue de la Colonne, 1, Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

28^e année, Juillet 1869

Boulevard Desaix, Rue du Carrousel, 1^{er} Port de Cologne

N^o VII

Amsterdam: Deventer, Houtendijk Over, 1^{er} Winkel, 1^{er}

arts comptaient d'illustrations en Europe. Poussin, Claude le Lorrain, Rubens, Van-Dyck, Simon Vouet, s'y rencontraient avec le Dominiquin, le Guide, l'Albane, Lanfranc, le Guerchin, Salvator Rosa, etc. Eh bien ! au milieu de ce concours de talents admirables, dont la renommée devait survivre à la sienne, il fut comme le roi ; et les poètes, ces consécrateurs de toutes les royautés, ces thuriféraires de tous les succès, s'honorèrent de consacrer leurs vers à chanter ses louanges.

En France même, dans ce Paris des beaux esprits et des précieuses, dont je vous parlais au commencement de cette causerie, à propos du *phébus* et de l'hôtel de Rambouillet, Piètre de Cortone trouva des louangeurs. Le plus illustre fut Scudéry. Et, si vous aviez vu toute l'œuvre de Piètre de Cortone et la toute celle de Scudéry ! — pour ceci, je ne vous le souhaite pas, brrr.... que c'est ennuyeux ! — vous verriez, mesdemoiselles, que cet auteur devait faire l'éloge de ce peintre, nécessairement et naturellement. Au décorateur contourné de l'architecture du Bernin, la prose ou les vers ampoulés de l'auteur d'*Alaric* allaient bien.

Évidemment Piètre de Cortone devait couvrir de ses grandes fresques ce palais enchanté que dépeint le matamore-poète :

Mais du grand bâtiment la façade royale
Efface tout le reste et n'a rien qui l'égale ;
Elle charme les yeux, elle étonne l'esprit,
Et fait même trembler la main qui la décrit.
L'ordre corinthien règne par tout l'ouvrage :
L'on voit ramper partout l'acanthé au beau feuillage,
Et partout l'on peut voir, entre ces ornements,
Des chapeaux de triomphe, et des vases fumants ;
Ce ne sont que festons, ce ne sont que couronnes,
Bases et chapiteaux, pilastres et colonnes,
Masques, peits amours, chiffres entrelacés
Et crânes de béliers à des cordons passés ;
Les yeux trouvent partout moulures et corniches,
Et figures de bronze en de superbes niches.
Frises, balcons, hors-d'œuvre et cartouches encor,
Et cornes d'abondance à feuilles et fleurs d'or ;
Enfin, tout ce que peut la noble architecture,
Le bel art du dessin, la savante sculpture,
Tout brille avec éclat au fond de ce palais,
Qui n'eut pas de semblable et n'en aura jamais.

Le pape Innocent X succéda à Urbain VIII et n'eut pas moins d'admiration pour Piètre de Cortone que son prédécesseur ; les églises et les palais déployèrent pour son pinceau leurs plus amples coupoles et leurs plus hautes murailles. Mais, semblable aux grands maîtres du siècle de Léon X, le Cortone ne fut pas seulement peintre d'histoire et de sujets sacrés. Ces coupoles, qu'il décorait il voulait aussi montrer qu'il pouvait les construire. Tout en peignant le plafond du grand salon du palais Pamphili, il donnait les dessins de l'entrée d'un théâtre pour le palais Barberini, dirigeait la décoration architecturale et sculpturale d'une chapelle à Saint-Nicolas de Tolentino, et reconstruisait ou réparait Sainte-Marie de la Paix. Enfin, il rebâtit entièrement l'église de Sainte-Martine, qui avait été donnée à la corporation des peintres par Sixte-Quint.

Le succès, cette fin suprême qui condamne ou justifie toutes les entreprises humaines, fut partout et

toujours fidèle à Piètre de Cortone. Comme peintre il avait connu tous les triomphes ; comme architecte, il ne trouva que des louangeurs. La gloire, la fortune, les distinctions de toutes sortes accouraient à lui. On eût dit que cette fée Propicia, qui pour sûr était sa marraine, comme vous voyez, ne faisait autre chose que de les conduire sur les pas de son filleul.

Mais, il se souvint que le grand Michel-Ange n'avait pas seulement été sculpteur, architecte et peintre, et il voulut être écrivain : Rubens était bien ambassadeur ! Cette fois encore on cria bravo ! et ce fut un triomphe de plus.

Le pape Urbain VIII l'avait fait célèbre ; son successeur, Innocent X, le fit riche ; Alexandre VII le décora de l'ordre de l'Eperon d'or.

Il eut des trésors, un train de prince, une renommée européenne. Malheureusement, il eut aussi la goutte qui tourmenta fort la fin de sa vie. La fée, sans doute, voulut lui faire sentir qu'il n'était pas dieu.

Toutefois, ce pauvre petit traîne-guenille, que nous avons vu surnommer *Tête-d'âne* et se trouver heureux de gîter dans une auge garnie de paille, mourut à Rome au milieu du faste et des honneurs. Presque contemporain de Sixte-Quint, il rappela sa destinée singulière. Comme lui, il partit de bas, car on ignore son origine. Comme lui, il mourut au comble de la gloire, après avoir dominé son époque dans l'art qu'il représentait ; comme lui, il apparut et disparut comme un météore.

Mais en passant, il avait éclairé de sa lumière une foule de jeunes disciples qui perpétuèrent son école et en propagèrent les principes en Italie et même en France.

Hélas, mesdemoiselles, cette école fondée avec tant d'éclat, illustrée ensuite en Italie par Ciro Ferri et Lucca Giordano, en France par Romanelli, ce fut celle de la décadence !

Or savez-vous quel est le premier symptôme de décadence dans les arts ? C'est l'apparition du joli. Oui, dans toutes les écoles, le premier peintre qui devant faire *beau*, fait *joli*, devient l'inaugurateur d'une funeste voie et le corrupteur de l'art.

Regardez votre gravure et voyez comme la Vierge et l'Enfant Jésus minaudent ; comme la sainte Martine semble préoccupée de tenir avec grâce la fourche qui fut l'instrument de son supplice !

Allez au Louvre et cherchez dans la grande galerie la *Nativité de la Vierge* du même peintre ; vous y verrez une bien autre afféterie.

Mais n'allez pas croire cependant, mesdemoiselles, que Piètre de Cortone soit un maître sans valeur et dont la gloire tout entière est usurpée. Non, certes. A côté du vice que je vous signale, il y a dans ses tableaux des qualités excellentes que je veux aussi vous faire apprécier ; par exemple, un beau coloris, une grande vigueur, un arrangement heureux, des *fonds* bien entendus et de bons souvenirs des maîtres.

D'ailleurs ce n'est pas absolument sur ses tableaux de moyenne grandeur, dits tableaux de chevalet, qu'il faut juger Piètre de Cortone. Ceux-ci font ressortir ses défauts plus que ses qualités ; il est fort probable que, s'il n'eût jamais exécuté que des œuvres de cette nature, sa réputation n'aurait pas atteint le terme où elle était parvenue. C'est à Rome, c'est à Florence, c'est sur ses grands travaux de décoration,

en un mot, qu'il faut juger le peintre du plafond des Barberini.

Notre musée, si bien fourni, d'ordinaire, des meilleures œuvres des peintres, est mal partagé sous le rapport des Pièrre de Cortone. Nous n'avons guère que des productions de sa vieillesse, de ces tableaux qu'il faisait pendant les accès de goutte, quand il ne pouvait pas travailler à ses grands ouvrages. On ne retrouve plus, sur ces toiles les bons souvenirs des grands maîtres qu'il avait étudiés, dans son enfance, mais on est frappé, en revanche, de la facilité avec laquelle il faisait litière de tous les grands principes, de toutes les nobles traditions; des licences de composition qui lui font mettre les personnages accessoires au premier plan d'un tableau et les personnages principaux au second, de la manière avec laquelle les mains de ses personnages se contournent, de la mollesse de ses draperies qui ne sont point faites d'après nature, de l'arrangement enfin, qui s'aperçoit en toutes choses.

Le meilleur de nos Pièrre de Cortone est certainement celui dont nous vous offrons la gravure. Il est au Musée du Louvre, dans une petite galerie que l'on vient d'ouvrir perpendiculairement à la grande galerie, et où l'on a, dit-on, réuni des chefs-d'œuvre de l'école italienne. Mais il a occupé autrefois une place bien plus illustre au point de vue de l'histoire, sinon à celui de la gloire artistique. C'était ce tableau qui porte le n° 76 dans notre collection, et représente la Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Martine, qui décorait le maître-autel de l'ancienne chapelle de Versailles.

Ainsi, mesdemoiselles, le grand roi a prié devant cette image gracieuse. Toutes ces imposantes figures du grand siècle ont passé là, et fait leurs révérences devant cette œuvre de notre maître, en saluant le maître-autel. C'est devant cette peinture, qui dut inspirer Mignard, que les courtisans se disputaient un regard de ce prince illustre qui avait osé prendre pour emblème le soleil. C'est devant elle encore que Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, ont prononcé leurs sermons et leurs oraisons funèbres.

Pourquoi ce tableau plutôt qu'un autre, vous direz-vous peut-être; la collection de Louis XIV renfermait des Raphaël et bien d'autres chefs-d'œuvre. — Oui, mais Pièrre de Cortone avait alors une vogue immense, et la postérité seule devait mesurer la distance qui le sépare du divin Sanzio. — Et puis, l'Enfant Jésus tient en main une palme et une branche de fleurs de lis; sainte Martine, agenouillée et tendant la main, pouvait représenter la France... Quel ingénieux et flatteur emblème pour la maison de Bourbon!

Votre gravure, mesdemoiselles, vous donne une idée fort juste du tableau qu'elle rend agréablement.

Vous pouvez juger que le paysage est très-soigné et fort bien composé; c'est que Pièrre de Cortone était aussi paysagiste, à ses heures. Celles de vous qui pourront aller au Louvre remarqueront la mollesse et la négligence des détails, le bon parti pris de la couleur, et aussi la toile particulière qu'employait le Cortone; elle est fort grosse et donne de près, à la peinture, l'apparence d'une tapisserie exécutée au point de marque.

Mais j'en reviens à mon point de départ. Ce n'est pas sur les tableaux que nous avons de lui qu'il faut juger Pièrre de Cortone. On aurait vite fait de crier avec Winkelmann et Raphaël Mengs que sa réputation fut usurpée. Pourtant Winkelmann, le grand critique

allemand qui a donné la formule des jugements de la postérité, et Raphaël Mengs, l'artiste correct et savant qui sut choisir le beau parmi le beau lui-même, avaient vu de près les grands ouvrages de Pièrre de Cortone; mais il ne leur appartenait pas de les juger équitablement. Leur parti pris austère, leur amour de l'antique, leur critérium, en un mot, plus savant qu'artistique ne devait pas admettre les audaces et les débordements du grand décorateur.

Je veux, mesdemoiselles, vous faire considérer Pièrre de Cortone à ce point de vue. L'art décoratif est un art tout spécial, auquel se sont entendues particulièrement certaines époques de l'art et certains maîtres. Nous avons vu ensemble les finesses merveilleuses des tableaux mignons de l'école hollandaise, et nous avons apprécié la valeur de ces bijoux, qui devraient être montés en bronze ciselé ou en bois de poirier sculpté, et posés sur une draperie de velours. Maintenant, il faut vous représenter, en opposition avec les bourgeoises maisons de la Hollande, les gigantesques palais de Gènes, de Florence et de Rome. Ces salons et ces galeries immenses arrondissant leurs coupoles à des hauteurs prodigieuses, ou prolongeant leurs arcades à perte de vue.

Sur les vastes plafonds, dans les entrecolonnements des galeries ou les pendentifs taillés par les arcades, il faut, avant tout, des compositions qui s'arrangent bien, qui *plafonnent* et *s'enlèvent*, qui éclatent au centre, intéressent de tous les côtés, et suivent habilement les angles et les courbes de l'architecture; qui semblent, en un mot, se mouvoir dans l'espace; l'air et la lumière, et agrandir encore, au lieu de les borner, les intérieurs qu'elles recouvrent.

N'est pas décorateur qui veut! Nos artistes modernes le prouvent par surcroît!

Les peintres et les sculpteurs décorateurs doivent aussi, et cela est élémentaire, harmoniser leurs décorations avec l'architecture qu'elles accompagnent. C'est ce que sut admirablement le Cortone, architecte lui-même, émule de ses contemporains Charles Maderne, le Borromini et le cavalier Bernini.

Cette voûte du palais Barberini, par exemple, qui a toujours été considérée comme son chef-d'œuvre, est vraiment d'un prodigieux effet. Elle semble s'entr'ouvrir en cinq endroits qui deviennent autant de centres autour desquels se massent les épisodes divers d'une même composition. On y voit d'abord, bien entendu, le triomphe de la famille Barberini, qui venait de s'illustrer en donnant un pape à la chrétienté; puis une foule d'allégories ingénieuses et savantes, s'enroulant, se déployant, se massant en groupes merveilleusement agencés. Le dessin n'a pas la correction des vieux maîtres; le grand goût du siècle de Léon X perd de sa noblesse en cherchant les effets qui séduisent plus que les qualités fortes et sublimes; mais la couleur est riche et harmonieuse, le clair-obscur et la lumière ont une magie singulière, et l'ensemble frappe par sa splendeur et sa maestria.

Pièrre de Cortone est le dernier des peintres italiens qui ait fait ce qu'on appelle de *grandes machines*: c'est le nom peu poétique qu'on donne à ces peintures allégoriques qui couvraient de vastes espaces. Après lui la décadence devint de plus en plus rapide. Les grands architectes disparurent comme les grands peintres. Ciro Ferri, Pietro Testa, Romanello et Giordano, ses élèves, marquèrent encore dans

les fastes artistiques ; puis tout fut dit. Dans cette Italie, si riche jadis en génies de toutes les natures, si féconde en talents multiples, il se fit un silence. De même que les terres fertiles qui se sont épuisées par la production, elle avait besoin de rester en jachère ; aujourd'hui elle ne sait plus, cette belle et riche Italie que respecter son passé, vénérer ses grands hommes et admirer leurs œuvres.

C'est quelque chose encore !

Avant d'en arriver à cette sorte de torpeur intellectuelle, pourtant, elle a secoué l'engourdissement qu'elle sentait venir, elle s'est efforcée de trouver parmi ses enfants un artiste puissant et de jeter à ses pieds l'or et les couronnes. Après Piètre de Cortone — qui fut encore contemporain du Dominiquin, du Guide, de Lanfranc, de l'Albane — Lucca Giordano fut le roi de la peinture en Italie.

Comme je ne reviendrai pas probablement sur les artistes de la décadence qui ont succédé à Piètre de Cortone, je veux vous dire ici, mesdemoiselles, que Lucca Giordano fut un prodigieux talent. Fils d'un peintre obscur de Naples, il fit ses premières études chez Ribeira, puis, vint à Rome, malgré son père, et entra chez Piètre de Cortone, qui devint son véritable maître. Il apprit là à peindre habilement et vite, à composer ses tableaux, et à distribuer ses personnages avec aisance. En copiant les maîtres il s'identifia tellement avec leur manière, qu'il parvint à imiter avec un bonheur égal leurs qualités et leurs défauts. Il arriva enfin à faire d'admirables pastiches de Ribeira, son premier maître, du Bassan, de Rubens, de Paul Véronèse et même d'Albert Durer. Aucun artiste n'a peint autant que Giordano, qui fut surnommé *Fa presto*, parce que son père, avide d'argent, ne cessait de lui dire : *Lucca, fais vite !* Il faisait vite, en effet ; et, chose étrange, cette facilité merveilleuse n'enfanta point d'œuvres sans mérite. Lucca Giordano n'a guère d'individualité artistique, mais ses tableaux semblent être le résumé affaibli de toutes les qualités des écoles italiennes. Pour mon compte, j'y trouve une science et une habitude de copier les maîtres que n'avait pas Piètre de Cortone. Le dessin de Lucca Giordano est aussi plus correct que celui de son maître. Cependant il ne tient point dans l'art une place à beaucoup près aussi importante. C'est qu'au fond il ne créa rien, tandis que le Cortone fut le peintre d'une époque.

C'est ici le lieu, mesdemoiselles, de vous faire bien entendre quelle était cette époque et quelles furent ses grandeurs et ses misères.

Dans l'art, quand la perfection est atteinte, il faut nécessairement, ou qu'il s'arrête à un point fixe et à un type immuable, ce qui est impossible, l'immobilité ne se concevant pas dans les choses de l'intelligence, ou qu'il cherche des routes nouvelles, des buts inconnus. C'est alors qu'il se dévoie et tombe dans la *manière*, dans la *mode*. Le goût qui prévalut en Italie, au commencement de la décadence, fut celui des choses grandes et majestueuses ; mais les maîtres avaient fait noble, simple et grand ; leurs successeurs firent massif et théâtral ; ils cherchèrent des effets singuliers pour trouver des effets nouveaux. C'est ainsi que Borromini et Bernin demandèrent à l'optique et à la perspective des combinaisons adroites pour obtenir des décors grandioses, à l'aide de *trompe-l'œil*, et que leurs émules ou leurs disciples arrivèrent à grandir

ou tordre leurs colonnes dans des proportions justes alors inconnues, à rompre leurs frontons en les entre-croisant, enfin à produire cette architecture capricieuse et tourmentée que l'on trouve surtout à Gènes. Piètre de Cortone, considéré comme peintre, travailla justement dans le même sens, non point que les architectes de Gènes, mais que le Borromini et le Bernin, qui furent aussi de grands artistes.

Le dernier mot de cette dégénérescence était dit, le caprice avait produit ses plus bizarres créations, quand apparut Raphaël Mengs, cet Allemand qui rendit un instant à l'école romaine le style noble et pur de son origine. Mais ce fut un éclair ; d'ailleurs Raphaël Mengs n'était point un génie fécond et créateur, mais un homme de goût, qui aimait Sanzio et interrogea ses œuvres jusqu'à leur dernier mot, en tâchant d'y trouver le secret du sublime.

Pietro de Cortone, bien qu'il fût né en Toscane, appartient par son style à l'école romaine, dont il fut le dernier flambeau. On donne son élève, Lucca Giordano, à l'école napolitaine, sans doute parce qu'il naquit et mourut à Naples, car son talent facile fut encore plus cosmopolite. Romanelli, Ciro Ferri et Pietro Testa demeurèrent acquis à l'école romaine.

Je vous ai dit, mesdemoiselles, que Piètre de Cortone mourut à Rome au comble de la fortune et des honneurs. Il avait soixante-treize ans et ne laissait point de postérité. Ses richesses furent distribuées entre diverses fondations pieuses, et la plus grande partie fut, dit-on, attribuée à cette église de Sainte-Martine, qu'il avait bâtie pour la corporation des peintres.

Pour vous donner une idée du luxe et du train des princes de l'art en ce temps-là, je vous rappellerai le voyage en France du cavalier Bernin et l'accueil que lui fit Louis XIV. Il s'agissait alors, pour la première fois, d'achever le Louvre et de le réunir aux Tuileries. Le grand roi ne crut pas la France assez riche en architectes de génie pour choisir dans ses Etats le constructeur du palais sans pareil. Il voulut avoir le Bernin et lui envoya des ambassadeurs. Lisez les historiens du temps, mesdemoiselles, et vous y verrez comment on frêta un vaisseau de l'Etat pour amener à Marseille le Bernin et sa suite ; comment le roi le reçut avec les honneurs dus seulement aux princes de sang royal, et le fit entretenir magnifiquement, lui et les siens, aux frais de l'Etat pendant toute la durée de son séjour en France.

Ce ne fut pourtant point sur les plans de Bernin que fut commencé l'achèvement du Louvre, mais sur ceux d'un Français, Claude Perrault (1), l'auteur de la colonnade qui s'étend en face de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Notre musée possède sept tableaux de Piètre de Cortone ; le meilleur est, comme je vous l'ai dit, celui dont vous recevrez la gravure avec ce numéro. Vient ensuite *L'Alliance de Jacob et de Laban*, où, malgré la licence de composition qui fit placer par Cortone les acteurs principaux de la scène au second plan de son tableau, il y a un ensemble de qualités sérieuses que je ne retrouve pas dans la *Nativité de la Vierge*, la *sainte Martine au temple d'Apollon*, et encore moins dans la *Romulus recueilli par Faustulus*.

(1) Celui-là même qui, selon Boileau :

De mauvais médecin devint bon architecte.

et la *Rencontre d'Énée et de Didon à la chasse*. Je vous signale l'aspect théâtral de ces compositions.

Pièrre de Cortone a fait peu de tableaux de chevalet; aussi ses œuvres ne sont-elles pas nombreuses dans les musées ni dans les collections particulières. Cependant on en trouve dans les principales galeries de l'Europe : à Vienne, à Florence, à Londres, à Bruxelles et dans quelques cabinets d'amateurs.

On remarque, à Bruxelles, le *Mariage de sainte Catherine*, un des bons tableaux de la jeunesse du Cortone; à Vienne, *saint Pierre et Ananie*; *Agar renvoyée par Abraham*; la *Vierge, l'enfant Jésus et sainte Catherine*; à Madrid, les *Gladiateurs Romains* et les *Lupercales*; à Venise, *Daniel dans la fosse aux lions*.

La galerie des offices, à Florence, renferme les *Saintes femmes au tombeau*, un bon tableau, qui pêche cependant par l'incorrection du dessin et par l'aspect un peu *mélodramatique*, si l'on peut employer cette expression très-moderne en cette occasion.

Le musée du Capitole, à Rome, renferme six tableaux du Cortone : le *Sacrifice d'Iphigénie*, l'*Enlèvement des Sabines*, le portrait d'Urbain VIII, le *Triomphe de Bacchus*, la *Bataille d'Arbelles* et un paysage.

On rencontre encore des tableaux de Pierre Berrettini de Cortone à Naples, à Turin, à Versailles (Louis XIV en avait un bon nombre dans sa collection), à Berlin et à Dresde.

Si maintenant, mesdemoiselles, vous voulez savoir quels prix atteignent, en vente publique, les Pièrre de Cortone, je vous dirai qu'ils furent jadis fort chers et que maintenant ils baissent, baissent, baissent; mais je crois qu'il se relèveront.

Le tableau de l'*Alliance de Jacob et de Laban*, que nous avons vu au Louvre, a été acheté, à la vente Ladvocat (sous Louis XIV), 3,620 livres; puis, à celle du prince de Conti, en 1777, il fut acheté par Lebrun le marchand de tableaux, mari de M^{me} Vigée-Lebrun, pour le compte de l'Angleterre, au prix de 36,001 liv. La France le racheta au même prix.

Laban cherchant ses idoles, autre bon tableau du Cortone, qui appartenait avant la révolution à la collection du Palais Royal, fut vendu, en 1792, 11,000 fr. à M. Hbbert. En 1802, il ne fut payé que 7,000 fr., par M. Christie.

A la vente du prince de Carignan, en 1743, l'*Adoration des Bergers*, peinture sur ardoise, fut adjugée à 507 livres.

A la vente Julianne, en 1767, une *Adoration des Bergers*, la même, je crois, monta jusqu'à 624 livres.

A la célèbre vente Blondel de Gaguy, en 1777, le tableau d'*Hermini et le vieux Berger* fut payé 4,000 livres.

Enfin, à la vente Erard, en 1833, on vendit trois tableaux de Pièrre de Cortone : *Elie et la veuve de Sarepta*, 2,000 fr.; *Coriolan*, 401 fr., et la *Naissance de la Vierge*, que nous avons au Louvre, 541 fr.

Ce qui fait, mesdemoiselles, que pour traduire en un joli argot, que vous ne connaîtrez jamais, j'espère, la position de quelques peintres célèbres dont je vous ai parlé, on pourrait dire : Les Rubens et les Lesueur sont fermes. Les Gérard Dow et les Chardin se vendent à découvert et font prime. Les Berghem sont calmes et les Pièrre de Cortone sont lourds.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE

LE BONHEUR DANS LA FAMILLE

OU

LA SCIENCE DE LA JEUNE MÈRE

Par M^{lle} MARIE CURO (1).



Mademoiselle Curo est le spirituel auteur de plusieurs écrits destinés à la jeunesse, et son nouveau livre, mieux que les précédents encore, révèle la connaissance du monde et celle du cœur, toutes deux indispensables à l'écrivain moraliste. Elle a choisi, dans ce nouveau livre, pour cadre, une correspondance dont le membre le plus actif est une mère de famille qui vit loin du monde, qu'elle a connu, et qui dirige

par ses avis sa fille et quelques jeunes femmes qui se confient à son expérience. Les différentes situations où peut se trouver la jeune épouse, la jeune mère sont indiquées dans ces lettres; les défauts, les travers qui gâtent parfois les plus généreuses natures, y sont signalés avec autant de verve que de netteté. L'auteur dit elle-même de son ouvrage : « C'est un livre » de conseils; je sais qu'il faudrait de gros volumes » pour contenir tous ceux qui sont omis dans cet ouvrage; mais peut-être lira-t-on ce petit livre, qui » donne des avis sérieux d'une manière légère. » — Parmi ces conseils, nous citerons ceux-ci, adressés par une mère à sa fille nouvellement mariée, et qui éprouve cet ennui, cette langueur que l'on voit souvent succéder à un changement de position :

« Tu n'aimes plus les arts, ma chère Berthe, tu n'aimes plus les lectures sérieuses ? »

« Presque toutes les jeunes femmes éprouvent ce dégoût, presque toutes y cèdent, et voilà pourquoi les talents sont si rares chez les femmes qui ont passé la première jeunesse.

(1) Un volume in-12, chez Victor Pouillet, 7, rue du Cherche-Midi; Paris, 2 fr. 50 c.; par la poste 2 fr. 70.

» Faire succéder le travail des mains à celui de l'esprit, se délasser de l'un par l'autre, est le seul moyen de rendre la vie utile et agréable : les talents et la culture de l'esprit sont les seules supériorités réelles; on n'y doit pas renoncer légèrement.

» Si tu laisses la musique, comment passerez-vous vos soirées d'hiver, puisqu'il y a peu de société à D...? Ton mari ira au cercle ou s'ennuiera. Un peu de musique, un peu de lecture, quand les esprits se conviennent et les cœurs s'entendent, et la soirée est bientôt passée; ne laisse pas pénétrer l'ennui dans ton intérieur. Quand on ne cultive pas son esprit, il s'endort.

« Hier, je suis allée chez Pauline, j'avais été chargée par une de ses tantes de lui porter un petit panier de fraises, les premières, et je voulais m'acquitter moi-même de la commission. Il était à peine huit heures et demie du soir; elle dormait dans un grand fauteuil, et son mari était assoupi, enseveli dans une bergère! — Ah! me dit Pauline, j'aime bien, après le dîner, à faire un petit somme, je ne dors pas la nuit. — Combattez votre sommeil du soir, lui dis-je, et vous dormirez la nuit. — Pour moi, me dit son mari, je vais prendre l'habitude de sortir tous les soirs, je m'abrutis. J'ai écrit toute la journée, il faudrait que mon esprit le soir fût récréé : ma femme dort.

» Pauline reprit : — Je ne suis pas musicienne; quand tu lis je dors, que puis-je faire à cela? — Dormez-vous quand vous réunissez quelques amis et que vous faites la partie? — Non, madame. — Eh bien! faites la partie. — Mais je n'aime pas le monde. — Si votre mari rencontre de la distraction chez lui, il y restera, cela vaut mieux que de le voir s'en aller ailleurs chercher du plaisir.

» Pauline ne me parut pas convaincue, je la crois peu disposée à sacrifier son sommeil; elle se plaindra peut-être un jour de son isolement : elle aura fait sa position.

» Adèle est venue me voir aujourd'hui, elle avait beaucoup pleuré, je voulais ne pas remarquer ses yeux rouges, mais tout à coup elle m'a dit : — N'avez-vous pas reçu aujourd'hui M. Déorlis? — Il ne s'est pas présenté, lui dis-je. — Où est-il allé? oh! madame, je suis bien malheureuse. — Vous, Adèle? lui dis-je, vous, jeune, riche, belle, bien portante, votre mari est excellent, que voulez-vous de plus? — Le bonheur! je ne jouis de rien. Je fais le malheur de tout ce qui m'entoure; mon mari a même parlé de séparation : oui, il a prononcé ce mot odieux!

» Il faut l'en faire repentir. — Comment? — En vous rendant si aimable qu'il ne puisse plus concevoir cette idée. Pour être aimée il faut être amable. — Peut-on être toujours gaie? — Mais on peut être aimable sans être gaie. C'est l'humeur, le chagrin, la tristesse sans motif qui sont insupportables. — Madame, que faut-il faire? — Il faut d'abord rentrer en vous-même sérieusement, vous rendre compte de vos actions et de leurs motifs, prendre l'habitude de vivre en présence de Dieu, et si vous vous surprenez agissant sous l'empire du caprice, de la fantaisie, de l'humeur, en demandant pardon à Dieu à l'instant et vous forcer de quitter la chose qui vous causait ce mouvement nerveux. — Mais, madame, vous me conseillez un combat spirituel? — C'est cela même, le bonheur n'est qu'à ce prix. — Quoi! vous criez, madame, qu'en me contrariant sans cesse, j'arriverai

à me rendre heureuse? la méthode est nouvelle. — Elle n'est pas nouvelle, mais elle est infallible, essayez-en, et je réponds de votre bonheur à tous deux. — Que faut-il faire aujourd'hui? — D'abord, allez à l'église; vous vous mettez en la présence de Dieu, vous le priez de ne pas permettre que vous vous laissiez aller à l'humeur, à l'impatience. En rentrant vous vous habillerez avec soin, car vous êtes bien négligée, ma chère Adèle; vous vous mettez à votre piano et vous jouerez de votre mieux, avec goût, avec expression, les morceaux que vous aimez le plus, surtout ceux que votre mari préfère. — Quoi! vous voulez qu'après une scène comme celle qu'il m'a faite...? — Qui a eu le premier tort? — Moi. — Celui qui a eu le premier tort doit toujours excuser le second. — Mais ma dignité? — Votre dignité ne peut être offensée de reconnaître un tort. Une femme perd sa dignité si, pour complaire à son mari, elle fait un mal quelconque, mais jamais en reconnaissant qu'elle a eu tort. La dignité et l'humilité chrétienne s'allient parfaitement. — Mais, madame, autrefois mon mari aimait à m'entendre jouer; maintenant il me reprend à chaque instant. — Vous reprend-il à tort? — Quelquefois. — Rejetez alors ce qu'il vient de critiquer; jouez-le si bien qu'il soit forcé de l'admirer. — C'est bien facile à dire, mais la critique m'irrite. — C'est alors de l'orgueil? quoi! vous voulez qu'on trouve bien joué un morceau que vous ne savez pas encore? Vous voudriez que votre mari ne s'aperçût pas de ce que vous êtes forcée de vous avouer à vous-même? Il vous le dit, et cela vous fâche! — O mon Dieu! je veux essayer de votre remède, quoique ce soit une bien mauvaise médecine! — Qu'importe si elle guérit? »

Cette longue citation peut faire juger de l'esprit pénétrant et du style bref, rapide et souvent bien spirituel de ces *conseils*. Toutes les jeunes femmes les liront avec fruit et se répéteront ces mots si justes que l'auteur a pris pour épigraphe : *On fait sa destinée bien plus par le caractère que par le talent.*

VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE

AUTOUR DE SA CHAMBRE

PAR M^{lle} EMMA FAUCON (1).

Voilà un joli titre, qui malheureusement est emprunté à un de ces livres connus et célèbres qu'il est permis d'imiter, mais non de copier. L'idée de ce livre est heureuse : habituer la jeunesse à attacher un souvenir moral, une pensée touchante à chacun des objets qui l'entourent; spiritualiser en quelque sorte les meubles et les choses matérielles qui sans cesse frappent ses regards, c'est là une invention excellente et dont l'auteur, avec la grâce et la facilité que nous lui connaissons, aurait pu tirer un charmant parti. Mais il ne fallait pas faire appel à la mémoire là où le cœur surtout devait parler. La science n'était pas l'élément nécessaire dans l'inventaire d'une chambre de jeune fille, et les jeunes lectrices auraient mieux aimé sans doute une simple anecdote, une réflexion

(1) Paris, 75 c.; par la poste 90 c.; chez Maillot, 15, rue Tronchet.

à la portée de leur âge que l'histoire d'un poly-pier, d'une plante, ou celle d'un tableau. L'éducation et l'instruction sont choses fort distinctes, et les confondre ce n'est pas les connaître. Cependant l'ouvrage de mademoiselle Faucon n'est pas dénué d'intérêt, et nous pouvons en conseiller la lecture; on en jugera par la page suivante :

MES SOUVENIRS

« Au milieu de ma commode est un petit coffre, d'ébène, incrusté de découpures en cuivre doré d'un travail délicat. J'en porte toujours la clef sur moi, c'est ma boîte à secrets. Quand je dis secrets, je me trompe, et le mot n'est pas exact. Puis-je avoir des secrets ? Et tout ce que je pense, tout ce que je possède n'est-il pas connu de ma bonne mère comme de moi-même ? Mais il est certaines choses qui se rattachent aux plus douces impressions de mon cœur et je croirais les profaner si je les laissais exposées à tous les regards : aussi je les enferme. Là sont mes souvenirs et ma correspondance.

« Mes bijoux sont en petit nombre, ils sont suffisants : pendants d'oreille, broche et bracelets, tous cadeaux de ma famille, et, à ce titre, plus précieux que par leur valeur intrinsèque.

« Mes souvenirs sont plus nombreux et sont représentés par des objets, insignifiants pour tout autre, qui, pour moi, ont leur importance et leur mérite.

« C'est d'abord une branche fanée de la couronne obtenue la dernière année de mes études de pension; que d'efforts j'ai dû faire pour conquérir ce prix d'excellence, qui devait être le signal de ma rentrée dans ma famille, et combien je fus heureuse quand mon nom fut proclamé ! Ce n'était pourtant pas sans regret que je quittais la maison où mon intelligence s'était développée par les soins assidus de mes patientes et dévouées maîtresses. Je leur devais tant, que j'aurais voulu ne pas les quitter, ne pas me séparer ainsi de mes compagnes si gaies, si affectueuses, si complaisantes; mais un aimant invincible m'attirait vers une autre maison, où je devais retrouver tout ce que

je perdais, plus cette tendresse paternelle et maternelle que rien au monde ne peut remplacer.

« Voici un étui en ivoire; c'est le cadeau d'adieu de la folle et rieuse Clémence Dorcy, une de mes plus intimes amies... jadis.

« Elle était créole; ses parents habitaient la Martinique; elle partit un jour en jurant qu'elle ne m'oublierait jamais et qu'elle m'écrirait tous les mois. Il y a six ans de cela, je n'ai jamais reçu un seul mot d'elle. Peut-être en ce moment fait-elle comme moi, et regarde-t-elle, en pensant à Juliette, l'album que je lui donnai en échange; peut-être aussi m'a-t-elle oubliée!

« Ce filet de soie inachevé, et auquel tiennent encore les aiguilles, me rappelle Julie Labarthe, qu'une imprudence conduisit au tombeau. Elle avait couru, joué avec nous un jour d'été; elle plongea ses mains dans l'eau froide pour apaiser la chaleur qui l'importunait. Pauvre enfant! quelques jours plus tard, sa mère éplorée venait la chercher, et je ne l'ai plus revue. J'ai gardé ce filet, commencé par ses mains, comme un souvenir et comme une leçon.

« Un ruban rouge, bien fané, bien décoloré par la fumée de la poudre et les rayons du soleil d'Afrique. Il a brillé sur la poitrine de mon frère chéri. Pauvre frère! quand te reverrai-je ?

« Et ce ruban bleu qui se cache, modeste comme celle qui l'a porté. Chère et bonne Louise, si aimante, si sincère et si dévouée. Je la vois encore, avec ses belles boucles blondes encadrant sa figure souriante; j'entends encore sa voix fraîche et mélodieuse, qui ne savait qu'excuser ou consoler. Le choléra, ce terrible fléau, la rendit orpheline; elle pleura longtemps. A dix-huit ans elle chercha à remplacer la famille que la Providence lui avait enlevée; elle la trouva dans l'humanité souffrante : elle se fit sœur de charité. »

Nous n'aurions eu qu'un éloge sans restriction pour le travail de mademoiselle Faucon si toutes les pages en avaient été écrites avec cette aimable simplicité; mais, quoiqu'il soit pur, moral et, à ce titre, recommandable, il est gâté par un peu trop de science étalée hors de propos.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

LE RÉVEIL.

(Continuation.)

Il était près de minuit, lorsque madame Schön revint dans la *wohnstube* où elle nous avait laissées ma mère et moi, éclairées seulement par une petite

lampe. Elle me dit, en parlant très-bas, que les Cosaques qui lui avaient été envoyés à loger se montraient fort pacifiques.

« Tous dorment déjà sous le ventre de leurs chevaux, ajouta-t-elle. Dites à votre maman d'être bien tranquille; d'ailleurs, M. Schön et moi, nous ne nous coucherons pas de la nuit : on ne sait ce qui peut arriver.

— Ainsi, demandai-je en parlant à mon tour bien bas, nous pouvons remonter chez maman ?

(1) La reproduction de cet article est interdite.

Madame Schön répondit par un signe affirmatif, et je murmurai à l'oreille de ma mère : Nous pouvons remonter, ne dis pas un mot.

Ma mère se leva, pressa dans les siennes les mains de madame Schön, m'attira dans ses bras, et murmura à son tour bien bas, très-bas : *Dank!* (merci!)

Madame Schön mit le doigt sur ses lèvres et nous reconduisit jusqu'à l'escalier; des larmes brillaient dans ses yeux : elle avait compris que c'était surtout pour sa fille que ma mère la remerciait.

Nous passâmes à la fenêtre le reste de la nuit. Lorsque nous avions quelques pensées à nous communiquer, nous rentrions un instant en poussant les châssis, tant nous craignions de compromettre par une imprudence les braves gens qui nous avaient prises sous leur protection. A la tranquillité qui régnait partout, personne n'aurait pu croire que la ville était au pouvoir des ennemis.

Le lendemain matin, curieuse de voir quelle figure avaient des Cosaques, j'allai bien doucement regarder par la fenêtre de l'escalier qui donnait sur la cour. A la vue de ces longues barbes, de ces figures rébarbatives, coiffées d'un singulier bonnet à poil, je reculai. Mais, la curiosité l'emportant sur la crainte, je regardai encore. Rien de plus sale et de plus disparate que les vêtements de ces hommes, vrais sauvages, et pourtant j'appris plus tard qu'ils appartenaient à un régiment de Cosaques disciplinés.

Au moment où je regagnais furtivement la porte de notre appartement, je restai stupéfaite à la vue du vieux Français, que je croyais bien loin. Il allait me parler, mais je lui fis signe de me suivre en silence.

« Où étiez-vous donc caché? lui demandai-je, lorsque je fus certaine qu'on ne pouvait nous entendre.

— Dans ma chambre, répondit-il d'un ton bourru.

— Monsieur, lui dit ma mère, au nom de notre repos à tous, je vous prie de ne point commettre d'imprudence.

— Oh! la vue de ces Cosaques me met hors de moi; dit-il en frappant du pied.

— Silence, au nom du ciel! reprit ma mère, on a heurté à la porte : c'est sans doute madame Schön. »

J'allai ouvrir.

C'était Adélaïde, la femme de chambre de madame D...; elle portait au bras un panier soigneusement couvert, et qui paraissait être lourd. La brave fille nous raconta que dès les premiers coups de feu, la cuisinière étant sortie pour aller s'informer de ce qui se passait, elle avait profité de son absence pour mettre en lieu sûr les bijoux, les dentelles, l'argenterie de sa maîtresse.

« Nous avons vingt Russes à loger à la maison, ajouta-t-elle; je ne peux pas les empêcher de trouver le chemin de la cave, s'ils le cherchent, non plus que celui de l'office; mais je me suis dit que si Madame était ici, elle enverrait tout ce qu'elle pourrait à Madame et à Mademoiselle, attendu qu'il ne sera pas facile de se procurer quelque chose en ville. J'apporte donc pour l'instant, du chocolat, des confitures et deux bouteilles de vin fin.

— Adélaïde, répondit ma mère, je vous remercie de votre bonne volonté, mais je n'accepte rien.

— Comment, comment! s'écria notre vieux locataire. Voulez-vous donc nous faire mourir de faim?

Cette fille a raison : mieux vaut donner aux Français que de laisser dévorer tout aux Russes. »

Déjà il avançait la main et allait s'emparer de quelqu'une des provisions posées sur la table. Ma mère fit un mouvement comme pour lui arrêter les bras, mais se détournant aussitôt, elle dit avec cette douceur qui la caractérisait : « Usez, Monsieur, des dons que cette brave fille a eu l'idée de m'offrir au nom de sa maîtresse; mais, je vous en prie, disons-nous adieu pour toujours! »

Sans se le faire répéter, il s'empara de quelques livres de chocolat, des deux bouteilles de vin, et il disparut.

« Rempportez le reste, Adélaïde, dit ma mère. Quand votre maîtresse sera de retour, vous lui direz ce que vous avez vu. Comment les troupes qui sont entrées dans la ville s'y comportent-elles? »

Adélaïde répondit qu'officiers et soldats se montraient parfaitement polis envers les personnes chez qui on les avait logés, et qu'on était aussi libre d'aller et venir dans les rues que si on n'était pas au pouvoir des ennemis; chacun se rassurait donc et semblait prendre son parti.

Plusieurs jours se passèrent ainsi; madame F..., ma mère et moi, nous ne dormions guère. Chaque nuit, nous nous jetions tout habillées sur nos matelas, et chaque nuit nous nous relevions vingt fois au moins pour le bruit. L'apparente tranquillité que nous donnait l'ennemi était pour nous comme ce silence qui précède les grands orages. Les troupes conduites par le Roi avaient-elles donc toutes péri? Aucun effort ne serait-il tenté du dehors pour nous délivrer des Russes?

Madame F... et nous, nous ne nous quittons pas d'un instant. La pauvre femme, toujours sans nouvelles de son mari, se demandait souvent s'il avait reçu, ainsi que madame D..., l'argent et les vêtements expédiés par elle. Les commis de M. le Commissaire des guerres n'avaient rien à faire, car aucun soldat français ne venait plus faire viser sa feuille de route. Moi, de mon côté, je me demandais ce que devenait Isaure, dans cette crise si pénible pour nous. Les bureaux des ministères étaient fermés, et un silence de mort régnait dans ces hôtels jadis encombrés par la foule. Faut-il le dire? Tchernitchef donnait des fêtes dans son camp, et un grand nombre des femmes de la ville, des Français même, s'y rendaient. Hélas! on ne trouve que trop de gens comme notre vieux locataire et comme les femmes qui allaient danser aux bals de Tchernitchef!

Un matin, madame F... accourut tout émue, et nous dit : « Un des commis de mon mari vient de m'apporter l'incroyable nouvelle qu'il n'y a plus une seule tente ni un seul Russe sur le Forst. On le disait dès le point du jour en ville; ne pouvant le croire, il est allé sur la terrasse de la place Frédéric pour voir par lui-même, et rien n'est plus vrai.

— Est-ce bien possible! s'écria ma mère.

— Si vous voulez, madame Ulliac, nous irons voir toutes les trois. C'est sans doute parce que cette retraite était préméditée qu'on a fait rentrer au camp tous les soldats logés chez les bourgeois. »

En effet, il n'y avait plus sur l'immense plaine du Forst que les monceaux de cendre noire qui indiquaient la place des bivacs. Les Russes avaient-ils fui, ou bien était-ce une ruse de guerre?

Crédule comme on l'est au jeune âge, je voulais persuader à ma mère que l'approche de la grande armée avait suffi pour mettre les Russes en déroute; mais ma pauvre mère avait trop présent à l'esprit le récit des désastres de cette terrible campagne pour partager ma croyance.

La journée se passa pour tout le monde dans une anxiété fébrile, et la nuit fut plus agitée encore. Cette fois, la garde nationale faisait son devoir avec régularité; il s'agissait de la sûreté de tous.

Le jour suivant, le bruit se répandit qu'une rencontre avait eu lieu avec les troupes du Roi et que celles-ci, victorieuses, venaient reprendre possession de la ville. Il était impossible de s'en rapporter à ce que disaient les Allemands sur ce sujet, et, isolées comme nous l'étions, sans aucune relation avec quelque Français à même par sa position de savoir ce qui se passait, nous vivions dans une incertitude cruelle.

Le retour du roi mit fin à toutes les conjectures. Le commandement de la ville, déclarée en état de siège, fut donné au général ***. Le pavé des rues retentissait jour et nuit sous le poids des canons et des caissons et l'on sut bientôt que le général avait déclaré qu'il incendierait et ferait sauter Cassel, plutôt que de rendre la place. Cette terrible menace épouvantait d'autant plus, qu'on le savait homme à tenir parole.

Enfin arriva une lettre de M. F..., et une autre de madame D... La route était donc libre du côté de Francfort. Ma mère n'hésita pas un moment à prendre le parti de fuir. Après y avoir réfléchi, elle se décida à envoyer à Francfort nos malles par le roulage, en se disant que, si la diligence qui devait nous conduire à Francfort était pillée en route, tout, du moins, ne serait pas perdu.

Elle se disposait à sortir pour aller arrêter nos places, lorsque M. de K... arriva; ma mère l'estimait grandement et ne pouvait douter de l'affection qu'il portait à mon père; au-si lui demanda-t-elle son avis sur ce qu'elle projetait de faire.

« Madame, répondit M. de K... je vous approuve complètement. La cause des Français me paraît être perdue, et je venais vous engager à passer au ministère de la guerre pour vous faire payer un arriéré de solde, dû au colonel Ulliach comme à beaucoup d'officiers. Aussitôt que cette affaire sera terminée, partez sans nul retard; d'ici à Francfort la route est libre. Croyez-le bien, Madame, ajouta-t-il avec une émotion qui nous toucha, le colonel Ulliach, sa femme et sa fille laisseront ici dans plus d'un cœur allemand un souvenir doux et durable. »

En disant ses mots, il porta à ses lèvres la main de ma mère, nous salua avec respect et se retira.

La démarche qu'il avait conseillée fut faite à l'instant, et elle eut le résultat qu'il en attendait. Avec un peu d'hésitation, ma mère se rendit au bureau du chevalier de C... Bonne comme toujours, elle désirait me rapporter des nouvelles d'Isaure. M. de C... était chez le ministre. En vain elle avait espéré recueillir quelques détails sur la position du corps d'armée Westphalien: les troupes russes arrêtaient au passage tous les courriers.

Plus triste et plus inquiète que jamais, elle alla arrêter nos places à la diligence pour le lendemain soir, jour de départ. Pas un seul voyageur n'était encore inscrit. Au retour, ma mère acheva de payer quelques mémoires; elle obtint de la personne

qui avait prêté une forte somme à mon père la promesse qu'il lui serait donné du temps pour s'acquitter.

Le reste de la journée et celle du lendemain se passèrent à achever nos préparatifs. Madame F..., qui n'était pas comme ma mère douée de résolution, blâmait le parti pris. Elle la suppliait d'attendre au moins le retour de M. F. et de madame D... Tout espoir, disait-elle, ne lui paraissait pas perdu. Ma mère n'en jugeait pas ainsi; elle répondit qu'une plus longue attente serait folie.

Grâce à l'intervention de madame Schön, son mari consentit à donner une modique somme pour prix de tout ce que nous laissons chez lui. Cette somme ne représentait pas la vingtième partie de la valeur de ce qu'il fallait abandonner, mais nous avions un long voyage à faire et rien à espérer lors de notre arrivée.

« Voilà notre ruine consommée, dit ma mère, lorsque tout fut terminé; courage, ma pauvre fille, ne nous abandonnons pas, et Dieu nous aidera! »

Après un léger repas, pris chez madame F..., nous partîmes pour aller rejoindre la diligence. Madame F... ne nous accompagna même pas, elle attendait son mari d'un moment à l'autre. Point d'adieux à faire à personne. Ma mère et moi, nous tenant par le bras, nous marchions en silence, suivies d'un homme qui portait notre mince bagage consistant en une caisse qui contenait nos vêtements, un sac de nuit et ma guitare. Cette guitare avait été commandée pour moi à Göttingue; en la recevant, j'avais éprouvé une de ces joies vives dont le souvenir se conserve longtemps. Pour rien au monde, je n'aurais voulu la laisser derrière moi. Je ne pouvais e-pérer désormais d'avoir un piano, et je voulais surprendre agréablement mon père à son retour, en lui montrant que j'étais devenue guitariste. J'emportais encore un souvenir de cette Allemagne, où j'avais passé trois années; c'était quatre volumes d'un auteur alors très en vogue, Auguste Lafontaine.

Lorsque la diligence dans laquelle nous nous trouvions seules, ma mère et moi, sortit de la ville, toutes deux nous fondîmes en larmes, et, nous jetant dans les bras l'une de l'autre, nous pleurâmes longtemps en silence. Elles avaient fini, les illusions qui nous berçaient lors de notre arrivée; il s'était évanoui, le songe doré qui nous avait promis un avenir assuré. Quel réveil! et qu'elle était amère, la réalité! Je me rappellerai toujours cette nuit-là. Aux relais, on devinait que nous étions des Françaises fuyant l'Allemagne jadis conquise. Ma mère, heureusement, ne comprenait pas les paroles brutales par lesquelles on répondait à la simple demande d'un verre d'eau; mais moi, je les comprenais, et mon sang bouillonnait d'indignation.

Nous eûmes plus d'une alerte, pendant cette nuit que la lune illuminait d'un vif éclat. D'après ce que j'entendais dire, tandis qu'on changeait de chevaux, quelques Cosaques rôdaient dans la contrée; j'avais sans cesse la tête à la potière, et souvent je pris pour des Cosaques, nous guettant au passage, des buissons surmontés de quelques grands arbres.

Le jour mit fin à ces folles terreurs, mais ce fut bientôt pour nous offrir un spectacle navrant. Des charrettes remplies de soldats français blessés, avançaient lentement sur la route; quelques gémissements

en portaient, et à la vue de ces figures pâles, de ces bras enveloppés de linge ensanglanté, notre cœur se serrait. Plus nous approchions de Francfort, plus le nombre de ces charrettes augmentait. Je vois encore le triste spectacle offert par la grande place sur laquelle était situé l'hôtel d'Angleterre, où nous descendait la diligence. Cette place était entièrement couverte de soldats blessés, couchés sur le pavé; il y en avait sur le perron de l'hôtel, jusque dans le vestibule. Le petit nombre de voyageurs qui se trouvaient là donnaient chacun son obole; de tous les côtés on apportait du linge, du vin, du bouillon. Mais qu'étais-ce que tout cela pour des souffrances si grandes, pour de si grandes infortunes!

Le surlendemain nous étions à Mayence. Mayence était alors ville française; une fausse honte me retint et m'empêcha, lorsque la diligence s'arrêta un instant aux portes de la ville, de m'élancer hors de la voiture pour baiser le sol de la patrie! La patrie! pour la première fois, je comprenais la valeur de ce mot. Notre exil avait été volontaire; aussi longtemps que la fortune avait paru nous sourire, je m'étais plu sur la terre étrangère; mais combien j'avais trouvé cette terre étrangère froide, désolée, au moment où apaisé, espoir, amis, tout nous avait manqué! Patrie! que de choses renfermées dans ce seul mot!

Nous apprîmes plus tard que les imprudents Français qui s'étaient obstinés à rester à Cassel ne trouvèrent plus aucun moyen de s'en éloigner, lorsque les Russes s'en furent de nouveau emparés; ils durent attendre, en végétant dans la mi-ère, le retour du Landgrave, et alors, chassés et pourchassés, plusieurs périrent en route, sur les bateaux où on les avait entassés.

Trois années auparavant, nous avions passé huit jours dans ce même hôtel où la diligence de Francfort venait de nous déposer; j'avais seize ans alors, et j'étais ivre d'espérance et de jeunesse. Aujourd'hui, j'avais dix-neuf ans, et déjà je savais par expérience que la vie est souvent amère.

La diligence dans laquelle nous primes place était au grand complet. Au nombre des voyageurs se trouvait un homme à cheveux gris, à la figure ouverte et simple, et qui paraissait très-désireux de raconter à tout le monde ce qui le regardait. Nous apprîmes donc bientôt qu'il était l'heureux époux d'une maîtresse femme, bonne tête s'il en fut, mais dont l'humeur n'était pas toujours facile: aussi lui laissait-il le gouvernement de la maison, et il s'en trouvait bien, car pour lui, il n'aurait jamais eu, disait-il, le courage de faire payer les mauvaises payes, et son hôtel, si bien tenu, aurait bientôt été ruiné.

« Je suis maître d'hôtel garni, pour vous servir, ajouta-t-il en saluant tous les voyageurs; et ces messieurs et ces dames qui vont à Paris me feraient beaucoup d'honneur et de plaisir s'ils voulaient bien descendre chez moi. Je tiens l'hôtel du *Bon Lafontaine*, rue de Grenelle-Saint-Germain. C'est le quartier de la bonne compagnie. J'ai une table d'hôte fort bien servie, et les prix sont des plus raisonnables. »

Après avoir ainsi fait lui-même son prospectus, le maître d'hôtel du *Bon Lafontaine* salua voyageurs et voyageuses, l'un après l'autre, de l'air le plus gracieux; et tout le long de la route, il se montra empressé, serviable, prenant un ton de maître avec les

aubergistes et faisant les honneurs de la table d'hôte, comme s'il avait été chez lui.

Ses attentions pour ma mère et pour moi furent si constantes, et il se montra si bon homme, que ma mère consentit à prendre une chambre chez lui. Nous n'avions jamais eu que très-peu de connaissances à Paris, et, depuis trois ans, toutes nos relations s'étaient trouvées rompues. Ma mère ne voulait pas faire usage immédiatement de la lettre pleine des recommandations les plus vives, que mon vieux professeur d'allemand, M. Delorme, nous avait donnée pour son gendre, M. d'O... Dans cette lettre, M. Delorme recommandait de nous traiter comme étant de la famille et de nous offrir le gîte et la table pour tout le temps que nos affaires nous retiendraient à Paris. Ma mère n'était pas femme à accepter un tel service, mais elle s'était souvent demandé avec inquiétude dans quel hôtel me conduire lors de notre arrivée. La rencontre que nous avions faite du maître de l'hôtel du *Bon Lafontaine* nous parut être un coup du Ciel, et ma mère lui dit en entrant à Paris que nous irions léger chez lui.

A peine étions-nous descendus dans la cour de la diligence, qu'il fit avancer une voiture, dans laquelle nous nous emballâmes avec nos bagages.

« Hôtel du *Bon Lafontaine*, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, dit-il d'un air triomphant, et fouette, cocher! »

Dès le premier coup d'œil, nous reconnûmes que le bon homme avait eu raison de dire qu'il possédait une maîtresse femme. Celle-ci avait le ton revêché, et elle fit un léger mouvement d'épaule, lorsque ma mère, ayant choisi une chambre du prix le plus modeste, demanda qu'on lui servît chez elle un potage et un plat. La maîtresse femme lança un regard à son mari, et ce regard semblait dire: Qui m'amènes-tu là?

Le lendemain de bonne heure, ma mère et moi nous étions prêtes à sortir. Nous savions que M. d'O..., employé à la grande poste, allait à son bureau tous les jours, et qu'il fallait se rendre chez lui, le matin, pour le rencontrer. Lorsque nous arrivâmes, il était déjà parti. La servante, voyant combien ma mère était contrariée de ne pas rencontrer M. d'O..., lui dit: « Madame attend deux dames qui viennent d'Allemagne... »

— Ma fille et moi, répondit ma mère. Voici une lettre de M. Delorme; portez-là à votre maîtresse. »

La servante nous fit entrer dans un salon très-simplement meublé, et bientôt nous vîmes paraître une jeune femme, que sa ressemblance avec M. Delorme nous aurait fait reconnaître partout pour sa fille. Elle nous accueillit avec une bonhomie tout allemande, et, sans faire de grandes phrases, elle nous reprocha de n'être pas descendues chez elle, dès la veille. Ma mère s'excusa, et tout aussitôt parla de ce que je devais à M. Delorme, qui avait été pour nous tous un ami et pour moi un professeur dévoué. L'entretien, une fois sur ce chapitre, ne tarit pas. Mme d'O... était depuis longtemps séparée de son père et de sa mère, qu'elle chérissait tendrement, aussi appuyait-elle sur les moindres détails. Après nous avoir instamment priées de rester jusqu'au déjeuner, heure à laquelle M. d'O... revenait toujours de son bureau, elle se fit amener ses deux petites filles, dont elle était l'institutrice, et nous présenta sa belle-mère.

M. d'O... arriva, et bientôt, au milieu de ces excellents amis, nous nous sentîmes presque en famille. M. Delorme nous avait annoncé par une lettre, qui était arrivée peu de jours avant nous. Pour la première fois nous entendions parler des désastres de la campagne de 1812, avec des détails qui nous navraient. M. d'O... promit de s'informer, près de quelques amis qu'il avait au ministère de la guerre, du sort de mon père, puis il demanda à ma mère ce qu'elle était dans l'intention de faire. En apprenant qu'elle était fermement résolue à travailler pour vivre, il nous offrit de parler à son frère, entrepreneur de broderies, qui, mieux que personne, pourrait me procurer de l'ouvrage. Ma mère accepta avec reconnaissance, et nous sortîmes de cette maison le cœur allégé, car le bon M. Delorme nous avait donné, dans sa fille et son gendre, de vrais amis.

Le surlendemain arriva une réponse que ma mère attendait de Versailles. Elle avait écrit à M^{me} B... pour la prier de nous procurer une modeste chambre dans son voisinage. En ce temps-là, les loyers, la vie, tout était beaucoup moins cher à Versailles qu'à Paris. Nous avions déjà passé deux années dans cette ville, si déserte alors, et où l'herbe croissait dans les rues sans trouver le moindre obstacle. Pendant la seconde de ces deux années, nous avions habité la maison de M^{me} B..., qui vivait alors, pour le supplice de sa malheureuse femme. C'était un faux bon homme dans toute l'acception du mot. Charmant, en apparence, pour M^{me} B..., beaucoup plus jeune que lui, il allait souvent jusqu'à la frapper. Longtemps, nous avions ignoré combien le sort de la pauvre femme était cruel; mais enfin, un jour, son cœur s'était épanché, et, à dater de ce jour, elle s'était attachée à nous avec une espèce de passion. Ma mère était assurée de trouver en elle tout le dévouement de l'amitié.

M^{me} B... lui répondait que dans sa maison se trouvait une chambre meublée, que nous sous-louerait volontiers une de ses locataires. Elle exprimait avec chaleur la joie qu'elle ressentait de vivre encore avec nous sous le même toit. Veuve depuis près d'un an, elle pouvait disposer de son temps, ses deux fils étant en pension, et elle se mettait à notre disposition.

La visite de l'avant-veille et cette bonne lettre, si affectueuse, réveillèrent ma gaieté en ranimant mon courage. J'avais cruellement souffert de mon isolement sur la terre étrangère, aussi j'éprouvais une vive reconnaissance pour ces cœurs amis qui venaient au-devant de nous. Nous étions invitées à dîner chez M. d'O...; il voulait nous faire faire la connaissance de son frère aîné, qui, plus froid, se montrait cependant disposé à nous être agréable. Nous emportâmes donc des espérances en partant pour Versailles les jours suivants.

La pensée de revoir Versailles et d'y vivre encore me causait une véritable joie. C'était à Versailles que, pour la première fois, j'avais fait connaissance avec la grammaire française et avec la grammaire italienne. C'était à Versailles que, dans l'atelier de M^{me} P..., j'avais eu pour la première fois des compagnes de mon âge, beaucoup moins rieuses, beaucoup moins étourdies et beaucoup moins folles que moi. Combien de fois M^{me} P... nous avait surprises faisant des pochades sur nos appuis-main, au lieu

de dessiner d'après le modèle! Combien de fois son fils Emile, alors enfant comme nous, et dans lequel je devais trouver plus tard un ami si dévoué, nous avait joué de mauvais tours, que, du reste, nous lui rendions bien... Hélas! je ne devais plus revoir cette excellente femme, artiste si distinguée, et qui m'aimait tant; mais je savais que celles d'entre nous, qu'elle avait baptisées, l'une, la *Rose de Provins*, l'autre, le *Petit ange*, habitaient encore Versailles, et j'espérais que toutes deux reverraient avec quelque plaisir la rieu-e compagne, que M^{me} P... appelait l'*Etourdie*.

Avertie de l'heure de notre arrivée, M^{me} B... nous attendait sur le seuil de sa porte; nous nous embrassâmes en pleurant, émues à la fois par la joie de nous retrouver et par des souvenirs bien amers. Elle nous fit entrer chez elle, tandis qu'on montait notre bagage au premier étage, où se trouvait la chambre que nous devions occuper. Elle nous avait préparé à dîner, mais aucune de nous n'avait faim; nos cœurs étaient trop pleins. Le repas se prolongea cependant fort longtemps. Au dessert, entra, sans même avoir frappé, une grande femme, vêtue d'une amazone de drap, coiffée d'un chapeau de castor noir qui n'avait pas de forme déterminée, et tenant à la main une toise de menuisier: c'était M^{me} Dumesnil, la personne qui nous louait la chambre garnie. La voix rauque, le geste brusque de cette espèce de virago, me surprirent au dernier point. Elle nous salua cordialement, en nous donnant à chacune une poignée de main; elle demanda si nous ne voulions pas voir la chambre que nous allions occuper, afin de nous assurer, avant la nuit, si tout était à notre convenance.

« C'est que, ajouta-t-elle, je ne suis pas maîtresse de mon temps. Mon grognon (c'était son mari) veut souper à son heure, et il ne faut pas que rien le dérange, ou nous aurions du grabuge. »

Cette tournure, ce ton, ces manières, tout cela me causait un étonnement extrême.

« Excusez-nous, ma bonne voisine, dit M^{me} B..., mais nous avons tant de choses à nous dire, après une absence de trois années !

— Pardi, vous aurez le temps de jaser, puisque vous allez demeurer sous le même toit; voyons, venez. C'est qu'elle est jolie, ma chambre, et bien meublée, je m'en vante; et pas cher, dix francs par mois. »

Nous montâmes; jadis nous avions habité le second étage, et cette chambre, d'où la vue s'étend sur toute l'avenue de Saint-Cloud, se trouvait placée sous la pièce qui forme, au second, le salon.

M^{me} Dumesnil nous regardait d'un air de triomphe, pendant que nous tournions les yeux autour de nous. Elle croyait digne d'admiration un grand lit à baldaquin entouré de rideaux d'indienne brune, deux vieux fauteuils, la petite glace placée sur la cheminée, et les gravures plus qu'ordinaires qui complétaient l'ornement de notre nouveau domicile. Au pied du grand lit, était dressé un lit de sangle pour moi.

M^{me} Dumesnil se frotta les mains avec l'expression de la joie, en voyant que nous ne trouvions rien à redire à l'arrangement de la chambre. Elle nous répéta que si nous avions besoin de quelque chose, nous n'aurions qu'à frapper à la muraille intérieure et qu'elle viendrait aussitôt. Puis elle nous quitta pour aller préparer le souper de son grognon.

M^{me} B... resta près de nous jusqu'à minuit. Lorsque ma mère et moi nous fûmes seules, nous

nous assimes l'une auprès de l'autre. Elle passa son bras autour de ma taille, j'appuyai ma tête sur son épaule, et nous demeurâmes ainsi en silence, perdues dans nos pensées.

Que de souvenirs se pressaient dans mon esprit et oppressaient mon cœur ! Six années précédemment, mon père, qui voulait nous arracher à des parents qu'il ne pouvait aimer, nous avait installées à Versailles, ma mère et moi, dans une maison située au boulevard la Reine. Ma pauvre mère était comme folle de douleur ; dans l'espace de trois mois, elle avait perdu ses deux fils ! Obligé de repartir pour l'armée, mon père me laissait seule avec elle et une bonne, après nous avoir recommandées au médecin, dont les soins affectueux venaient déjà d'obtenir quelques succès. A cette époque, je comptais à peine treize ans, et dès lors je commençais mes fonctions de garde-malade. Nous ne connaissions personne à Versailles, mais, depuis l'enfance, j'étais tellement

habituee à la solitude que je ne m'en effrayais pas. Je n'avais d'autre distraction que d'élever des vers à soie, qui faisaient à la fois mes délices et mon tourment. Je les aimais tant que lorsqu'ils manquaient de feuilles de mûrier, je ne dinais pas et je pleurais du meilleur de mon cœur. En me rappelant mes chagrins d'enfant et en les comparant à ceux qui nous accablaient aujourd'hui, je me prenais moi-même en pitié. Il était rude, le réveil du rêve que nous avions fait ! Après avoir fréquenté le grand monde et goûté les douceurs de l'aisance, nous venions de retomber dans cet état de gêne, de pénurie, que je n'avais que trop connu dès mes jeunes années.

« Courage ! me dit ma mère, comme si elle avait lu dans ma pensée ; Dieu ne permettra pas que ton père nous soit ravi ; prions, ma pauvre fille, et espérons ! »

S. ULLIAC-TRÉMADEURE.

(La suite au prochain numéro).

LE DROIT D'AINESSE

Sixième article.

Saint-Omer, octobre 18...

Le temps s'écoule, les années fuient, et aucun changement heureux ne se fait dans notre sort. Mon père... je n'ose m'appesantir sur sa situation, mais combien je me sens isolée et accablée par la responsabilité de moi-même, depuis que l'intelligence qui du milieu d'un corps débile, veillait sur moi, s'est retirée. Le corps existe (puisse Dieu prolonger cette vie toujours si précieuse !) et je suis seule ! sans égide et sans conseil ! pourtant mon pauvre père me reconnaît encore : l'instinct sublime de la tendresse a survécu aux autres facultés, il me sourit, il m'obéit... Hélas ! quel mot en parlant d'un père, et ma voix est la seule qui parvienne à se faire entendre, elle connaît le chemin de son oreille, et quelquefois, en de rares instants, elle retrouve le chemin de son cœur...

Que je plains aussi ces enfants confiés désormais à ma seule tutelle ! Je connais à peine la vie, peu le monde, mon instruction n'est pas étendue, mes lumières sont bien insuffisantes, et je me trouve appelée à diriger les autres ! Pour Edmond, la tâche n'est pas très-difficile : des professeurs pleins de zèle et d'expérience l'instruisent et l'élèvent, et son caractère, si naturellement bon, n'a besoin que de quelques avertissements. Mais Francine, née violente, orgueilleuse, combien seraient nécessaires pour elle un guide sûr, une direction où l'autorité mêlée à la tendresse sollicitât à la fois l'obéissance et la conviction !

L'impression calme et pieuse de la première communion commence à se dissiper ; c'est le grain de la

parabole, il est tombé dans une terre légère, le vent et les oiseaux le dispersent ; c'est un parfum précieux, versé dans un vase que l'on n'a pas tenu clos, et l'odeur céleste s'évapore. Je le vois : elle prie moins à l'église, ses yeux errent et son attention est distraite ; lorsqu'une petite réprimande ou une douce espièglerie d'Edmond lui fait monter le rouge au front, elle ne s'arrête plus, elle ne se contient plus, comme elle le faisait, et la parole véhémence, la réponse déplacée s'envolent, car le frein salutaire ne les retient plus. Elle est enervée, impatiente du joug, irritée déjà de notre position humble et retirée ; avant peu, sa vanité sera excitée et deviendra peut-être indomptable, car je m'en aperçois avec un mélange de joie et de souci, Francine devient belle, trop belle !

Quand, après une journée de leçons et de travail, je la vois ennuyée et triste, je l'envoie, sous la garde de Véronique, à ma bonne Fanny, qui l'accueille toujours avec bienveillance. Mais Fanny, mère de deux enfants, et sur qui pèsent à la fois le soin d'un grand commerce et celui d'un ménage nombreux, n'a pas beaucoup de temps à donner à la distraction de Francine, et celle-ci revient, aussi ennuyée que jamais, mais sans avoir eu à se plaindre de personne. Elle trouve notre maison bien monotone ; elle sait par cœur les vieilles histoires de Véronique, qui lui a raconté, dès sa plus petite enfance, les splendeurs de Saint-Bertin, la tragique histoire de Montbailly (1) et tous les faits et gestes accomplis dans notre fa-

(1) Montbailly, accusé de parricide par de faux témoins mourut sur la roue ; son innocence fut reconnue.

mille (y compris ceux de feu Dona) depuis qu'elle y est entrée. Quelquefois, lorsque ma besogne me laisse un peu de répit, j'essaye d'amuser la pauvre enfant; j'invente des charades, et nous les jouons (*Cordelière* a eu l'autre jour un brillant succès); je me mets au piano et je fais danser le frère et la sœur; mais quoique Francine se prête à ces jeux, elle ne s'y livre pas et elle les traite même avec quelque dédain. Le mirage du monde flotte devant ses yeux! Souvent elle m'interroge sur Paris, sur les fêtes auxquelles j'ai assisté jadis, ses yeux s'animent, quoique mes réponses demeurent toujours vagues et ternes, et puis elle me dit avec un soudain abattement: « Je ne verrai jamais cela! il faudra languir et mourir ici! »

Un jour, Fanny, pour la consoler, a eu l'imprudence de lui dire: — Qui sait? Tu es jolie, si tu deviens aimable, si tu acquiers des talents, tu pourras peut-être occuper un jour un rang dans le monde...

Cette réponse a frappé Francine; depuis ce temps-là, elle étudie son piano avec un grand zèle, et comme je lui ai appris à solfier, elle s'essaye à chanter mes vieilles romances. Sa voix sera belle... tout en elle semble fait pour le monde... que de dangers!

Deux d'entre nous, au moins, s'amuse de nos charades et de notre musique, Edmond et mon pauvre père. Le premier joue avec un entrain d'écolier, il crée des rôles, il invente des costumes, il a un *brio* et une verve tout à fait amusants. Ses rires, ses chants égayaient mon père, il rit lorsqu'il entend la voix de son fils, lorsqu'il voit passer devant ses yeux les costumes fantastiques dont Edmond se pare, mais ce rire me fait peine, il me fait pleurer; triste rire que celui dont l'intelligence est absente! Le roi Lear au comble de ses malheurs, ne rit-il pas, ne chante-il pas aussi? Ame de mon père, âme grande, généreuse et tendre, ne vous retrouverai-je plus? où donc êtes-vous? Il faudra attendre les jours éternels pour la rejoindre! Courage! vivons de la foi, en attendant que nous vivions de la pure lumière!

Saint-Omer, juin 18...

Si Francine me donne des inquiétudes, Edmond me dédommage. Il a fait hier sa première communion; il était beau et pieux comme un ange, et il s'est préparé au grand acte par ces petits sacrifices qui ne sont pas sans valeur aux yeux de Dieu. Il s'est privé de ses récréations pour apprendre le catéchisme à un enfant pauvre du voisinage; il lui donnait aussi ses bonbons, ses images, son indigent superflu qui faisait une richesse à ce pauvre garçon, et enfin, il me demanda de lui acheter des vêtements d'une qualité médiocre, afin de pouvoir ajouter quelque chose au costume de son élève. N'est-ce pas de la vertu pour un si jeune âge? qu'elle est belle la vertu au front de la jeunesse!

Quand nous sommes rentrés de l'église, il m'a embrassée, en me disant: « Ma bonne sœur, je comprends bien tout ce que tu fais pour nous, mais sois tranquille, je te dédommagerai plus tard: je te serai fils et frère. »

Je suis dédommée, une parole du cœur paye tous les sacrifices et fait oublier tant de peines! Le cœur est si riche... oui, mais combien d'hommes agissent avec cette richesse-là comme les avarés avec

leur or: ils l'enfouissent sans que personne en reçoive du bien.

Les succès de mon Edmond répondent à sa bonté d'âme, il avance rapidement. Les camarés y ont passé, l'an prochain ce sera le tour des coraux: voilà mes bijoux placés dans un bel et bon écrin.

Saint-Omer, novembre 18...

Francine a aujourd'hui dix-sept ans. Il y aura bientôt onze ans que je suis entrée, en deuil, dans cette maison que le deuil allait couvrir de ses crépesses; il y a dix ans que j'ai *chargé d'âmes* et que le privilège du droit d'aïeuses m'a constituée mère de famille. Francine échappe à l'enfance, c'est une jeune fille maintenant. L'ai-je bien élevée? ma conscience peut-elle être en repos? j'ai fait de mon mieux, mais ce mieux, hélas! est bien imparfait. Probablement, j'ai fait pour le mieux, mais je n'ai pas fait ce qu'il y avait de mieux à faire. Les défauts sont atténués, voilés, parcequ'elle a acquis un peu d'empire sur elle-même et surtout un peu d'usage du monde, et qu'elle sait maintenant que l'irascibilité déplaît et que la vanité rebute; mais elles existent toujours, les deux taches noires qui suffisent pour gangrener une âme. L'orgueil suriout est demeuré entier, et il grandit avec les fragiles avantages auxquels Francine attache tant de prix. Elle sait qu'elle est belle, Véronique et son miroir le lui ont dit: bien belle en effet, et parfois je me prends moi-même à admirer ce visage aux lignes régulières et sévères, ces épais cheveux d'un noir bleuâtre, ces yeux bleus, mais bleu sombre, dont le regard hautain ne déplaît pas, cette taille, si naturellement gracieuse, ces belles mains dignes d'une reine; je trouve Francine très-belle, et j'excuserais presque sa vanité, si c'était la vanité superficielle des jeunes filles, qu'un rien distrairait, console, amuse, et qui, tout en aimant les belles robes, ne jalouse pas celles qui les possèdent. Mais ma pauvre Francine souffre d'une vanité plus amère: dès son bas âge elle a envié, enfant, les beaux jouets, jeune fille, elle envie la richesse, car elle va droit au but. Elle voudrait être riche, ce qui veut dire pour elle, aller dans les fêtes, vivre dans le luxe et écraser les autres de son faste et de son opulence. Notre pauvreté, que je trouve si honorable, la choque et lui déplaît, elle dédaigne nos petits amusements, nos modestes fêtes de famille; Fanny elle-même, quoique riche, n'est pas à la hauteur des rêves de suprême élégance que se forge ma pauvre sœur... Oh! non, je n'ai pas réussi dans l'œuvre ardue de l'éducation, car je ne l'ai rendue ni bonne, ni heureuse. J'écris ces mots à regret, mais j'ose espérer encore que ce n'est pas un jugement définitif et que les grandes leçons de la vie pourront la corriger.

Je l'aime, et si elle le voulait, elle me serait mille fois plus chère encore: si son cœur répondait au mien, si nous nous unissions dans un commun sentiment d'affection et de devoir, il y aurait encore du bonheur pour nous. *Le frère qui s'appuie sur son frère est semblable à une ville forte*, dit la sainte Ecriture, et moi je suis seule. J'avais compté pendant longtemps sur l'amitié de ma sœur, encore une illusion perdue. O solitude, ô veuvage du cœur, je ne l'apprendrai donc jamais!

Saint-Omer, février 18...

Fanny au moins est heureuse, elle. Son mari est excellent, elle a des enfants qu'elle élève bien et dont elle est aimée; une grande fortune lui permet, (permission dont elle use) de faire beaucoup de bien; ses parents vivent et ils ont une verte vieillesse, elle réunit autour d'elle les joies de l'adolescence et celles de l'âge mûr, comme les orangers qui portent à la fois des fleurs et des fruits; son bonheur a souvent été pour moi le sujet d'une douce contemplation. D'où vient qu'aujourd'hui, la vue de cet intérieur prospère et paisible m'a tout à coup serré le cœur? J'avais passé une heure avec Fanny, le soir tombait, et tous nous gardions le silence; Fanny était assise auprès du feu, tenant sur ses genoux son dernier né, un beau garçon, il riait au feu, et sa mère le regardait avec délices. Le père faisait un château de cartes pour sa fille, qui suivait les progrès de l'édifice avec tremblement, il regardait Fanny de temps en temps, et d'un regard ils mettaient en commun leurs pensées. Madame Duperron tricotoit des brodequins pour son petit-fils, et son vieux mari jouait aux dames avec l'aîné de la famille. Il y avait tant d'union dans ce tableau de famille, les cœurs s'entendaient si bien dans le silence, je comprenais si bien la force des liens sacrés qui les enchaînaient les uns aux autres, que je me sentis saisie d'une émotion involontaire. Mon cœur se serra, des larmes montèrent à mes paupières, et, plus qu'en tout autre moment, je me sentis seule, toujours seule, exilée de la société des heureux : — Jamais, me dis-je avec amertume, jamais je ne goûterai semblable bonheur, et pourtant j'avais une âme faite pour le comprendre!

Mon Dieu! pardonnez-moi! j'ai bien souffert en cet instant où un tourment inconnu se répandait dans mon cœur. Vous le voyez, ce pauvre cœur, vous en sondez les misères et les faiblesses; il voudrait se rattacher à la vie, il ne peut se déprendre de lui-même; oh! apprenez-lui à n'aimer que vous, à placer en vous seul ses désirs et ses espérances. Mon Dieu! mon père, j'ai besoin de vous; venez à mon aide! hâtez-vous de me secourir! je ne veux chérir que vous, je ne veux désirer que le ciel!

Saint-Omer, juillet 18...

Un ancien ami de mon père est venu nous voir ce matin : c'est un beau vieillard, ferme, droit, avec des cheveux blancs comme l'argent, qui mettent en lumière un visage fin et distingué. Il a servi avec mon père dans la chirurgie militaire. Je le reçus de

mon mieux, mais il insista pour voir son vieux camarade, ainsi qu'il disait, avec tant de liberté cordiale que je n'eus pas la présence d'esprit d'éluder ses instances.

Nous entrâmes dans la chambre; mon père était assis dans son fauteuil, la tête inclinée sur sa poitrine, et Francine brodait auprès de lui; ils offraient le contraste de la caducité la plus complète à côté de la vie dans sa jeunesse et dans sa fleur, l'hiver glacé et le joyeux printemps, l'aube souriante et la sombre nuit.

« Mon cher père, dis-je, voici M. Thurel, un de vos anciens amis, qui vient vous voir. — Mon cher ami, mon digne ami! » dit M. Thurel; et des larmes lui couvrirent soudain la voix, pendant qu'il serrait les mains paralytiques qui ne savaient pas chercher les siennes.

Mon pauvre père avait levé la tête, mais sans le reconnaître, il tourna les yeux vers moi, et me dit d'une voix faible : — « Octavie! Octavie... toi seule! pas d'autres que toi... »

Et sa main débile fit un geste pour éloigner son ami, comme s'il avait le sentiment du douloureux spectacle qu'il présentait à sa pitié. M. Thurel, péniblement ému, lui obéit, je le rejoignis bientôt; il vint à moi et me serra la main, en me disant, tout ému : « Je me félicite de mon arrivée à Saint-Omer, mademoiselle, car elle vous donne un ami de plus. Je dois beaucoup à votre père, il m'a soigné en frère pendant que j'étais mourant sur un lit d'hôpital, à Leipzig. Je voudrais rendre à ses enfants l'amitié qu'il m'a montrée. »

Je lui répondis quelques mots de reconnaissance, il ajouta : « Laissez-moi espérer que nous nous verrons souvent, j'ai avec moi ma fille et mon fils, qui ne sont jeunes ni l'un ni l'autre, mais qui n'ont jamais voulu quitter leur vieux père. Nous vivons dans la plus grande intimité, et, s'il plaît à Dieu, la mort seule nous séparera. Mon fils vient d'être nommé à un des premiers emplois de votre ville, c'est là ce qui fixe notre résidence à Saint-Omer, et je m'en applaudis puisque j'ai retrouvé la famille de mon vieil ami et que j'ose espérer que ma fille, ma Joséphine, aura en vous une amie... elle est digne de vous, vous verrez! »

Et il me quitta.

Je ne sais pourquoi, cette visite m'a fait plaisir. La franchise et la bonté de M. Thurel ont gagné mon cœur; et j'espère beaucoup de la relation avec mademoiselle Joséphine, une vieille fille comme moi... c'est peut-être là ce qui me manque?..

M^{me} BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



LE PARAPLUIE

Ceux qui sont restés dix ans loin de Paris, s'y retrouvent aujourd'hui complètement dépayés; là où ils connaissaient une impasse solitaire et triste, un large boulevard s'est ouvert à l'air pur; au lieu d'une ruelle sale et infecte, une jolie place, plantée d'arbres, étale au soleil les iris de ses parterres et les eaux limpides de ses bassins; des maisons riantes se sont élevées tout ornées de sculptures et des mille et un caprices de la fonte de fer; en même temps que s'est achevé le Louvre, et que les vieux monuments, l'honneur de Paris, ont fait peau neuve, non, il est vrai, sans que les archéologues se soient récriés.

Quelques rues, pourtant, n'ont encore subi qu'une demi-transformation, ce qui leur donne l'air désolé de villes en ruines. La rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel est de ce nombre. Absorbée par la rue Soufflot du côté de la place Saint-Michel, on a adapté un escalier à ce qui reste, et cet escalier, établi dans le but de faciliter les communications, achève, au contraire, d'isoler la rue Saint-Hyacinthe. Naturellement, le bruit des voitures y est inusité, et c'est à peine si en plein jour un passant y projette son ombre.

Il y a quelques mois cependant, par une de ces rudes gelées qui auront marqué l'hiver de 1859 en compagnie de pluies torrentielles, six personnes au moins étaient groupées, dans la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, autour d'une femme de cinquante ans à peu près, dont la toilette offrait plusieurs singularités, mais dont l'excentricité la plus remarquable était un parapluie tout grand ouvert.

Avec ce parapluie ouvert sous un ciel d'un irréprochable azur, celle qui avait eu la puissance d'évoquer six personnes dans la rue morte, dansait devant une affiche de petit journal, affiche égarée dans ce désert.

On riait, et l'étrange danseuse elle-même ne s'en faisait point faute.

« Auriez-vous trouvé mon parapluie? demanda-t-elle soudain à ceux qui l'entouraient, mettant fin à sa danse et à ses rires. C'était un parapluie charmant avec une tête de levrette, continua-t-elle. Celui-ci est joli, mais il ne vaut pas l'autre. Je tenais énormément à ce parapluie, et je donnerais beaucoup à qui me le rapporterait! Ce parapluie ne ressemblait à aucun autre. Le taffetas en était rose tendre, et les yeux de la levrette étaient deux rubis. Oh! quel parapluie que mon parapluie! J'ai vu tous les parapluies qui se sont faits depuis vingt ans, je n'en ai pas trouvé un seul qui approchât de mon parapluie. Si mon parapluie est dans les mains de l'un de vous, je vous en conjure, rendez-le-moi! C'est mon seul bonheur que ce parapluie! Pourquoi me le ravir? Qu'est-ce que cela vous fait à vous, un parapluie ou un autre?

Vous allez me le rendre, n'est-il pas vrai? Quoi! vous vous refusez à cette chose si juste, de me rendre le parapluie qui m'appartient? Vous êtes sourds à mes prières? mes larmes ne sauraient vous attendrir?... Cruels! cruels! cruels! »

Et celle qui parlait ainsi éclata en sanglots déchirants.

« Voyons, voyons, on vous le rendra votre parapluie, dit quelqu'un du groupe.

— Jamais! jamais! reprit-elle. C'en est fait, je ne le reverrai jamais! On me l'aura mis en lambeaux! La jolie tête de la levrette aura été broyée, et les deux rubis jetés au ruisseau. C'est un crime! un crime! un crime! »

Ici, les larmes redoublèrent.

Certes, le sujet de la douleur de cette femme était grotesque, mais cette douleur était vraie. Que les pleurs soient les pleurs d'un être raisonnable ou qu'ils s'échappent des yeux d'une folle, et celle-ci l'était évidemment, ce n'en sont pas moins des marques de souffrance.

Dans le groupe, cependant, on riait toujours.

A ce moment, une femme d'environ trente-cinq ans, pâle et chétive, pénétra jusqu'àuprès de la folle, et lui touchant la main :

« Votre parapluie est retrouvé, lui dit-elle.

— Est-il possible? s'écria la folle apaisée tout à coup.

— Venez, reprit son interlocutrice avec une autorité douce, il est chez vous! »

A cette assurance, la folle regagna d'un pas rapide une maison de la rue Saint-Hyacinthe, et rentrée dans son petit appartement, ayant oublié déjà qu'elle y devait retrouver le parapluie dont elle déplorait la perte, elle procéda à un autre singulier exercice, lequel constituait sa folie conjointement avec la préoccupation de son parapluie.

C'était l'heure où les robinets des fontaines sont ouverts.

Chaque jour, à cette même heure, elle prenait chez elle un seau de zinc, et tant que l'eau coulait, elle en descendait chercher dans ce seau, la remontait, la vidait dans les plombs, redescendait, et recommençait la même opération aussi longtemps que l'on ne refermait point les robinets, le regard mélancolique de sa compagne la suivant dans toutes ses évolutions.

On le voit, les deux manies de cette folle étaient peu nuisibles, aussi avait-elle été laissée libre.

A présent, d'où venait cette folie? et qui était la compagne de la folle?

Ceci est une lamentable histoire.

Quinze ans auparavant, à Mennecey, gros bourg du

département de Seine-et-Oise, le meunier André S... et sa femme offraient le spectacle d'un ménage parfaitement heureux; leurs affaires prospéraient, leur réputation était intacte, et ils s'aimaient.

André et Julie S... étaient des meuniers qui portaient des gants et s'habillaient comme les gens des villes; et non-seulement ils s'habillaient comme les gens des villes, mais encore ils en avaient reçu l'éducation.

Il en était de même des fermiers leurs voisins.

De ces côtés, les paysans aisés ont suivi l'impulsion générale, et depuis longtemps ne craignent plus de faire élever leurs enfants dans les collèges et les pensions. Ils se sont aperçus que pour parler un langage épuré et ne point ignorer les sciences naturelles, ni l'histoire, leurs fils, appliquant à l'agriculture les connaissances acquises, n'en deviennent pas moins d'excellents cultivateurs, au contraire!

Au temps où la situation de monsieur et de madame S... était la plus florissante, un nouveau meunier, Marcel C... vint établir un autre moulin sur les bords de la même petite rivière qui faisait aller les moulins d'André, sur les bords de l'Orge, à trois kilomètres au-dessous de ceux-ci.

Si André était de ces paysans qui accueillent le progrès et ne s'en croient pas moins aptes à remplir les charges de leur condition, parce que, hors du travail, ils préfèrent les souliers aux sabots, Marcel, lui, était de ceux qui abhorrent toute innovation et détestent, en le jalonnant, quiconque sort de l'ornière et s'élève.

Il n'y avait pas de danger que Marcel se montrât jamais, n'importe à quelle solennité, en habit noir et les mains gantées! Il n'y avait pas de danger qu'il s'essayât de dire autrement que *j'avions*, et *j'étions*, et à manger sur une nappe! Une nappe! c'était bon pour monsieur André, avec des carafes de cristal, des couverts d'argent et des couteaux de dessert. Les écuelles pour la soupe, les assiettes bleues pour le bouilli, la fourchette de fer, selon Marcel, qui prêchait d'exemple, voilà ce qui convenait au paysan!

Quant aux vêtements : la veste et le pantalon de gros drap gris de lin, les souliers ferrés et le chapeau de feutre rond. Marcel ne tenait pas pour meunier celui qui reniait le chapeau rond et le drap gris de lin.

Cet entêtement de rusticité impliquait-il que les gens à la solde de Marcel étaient mieux traités que ceux qui servaient André? Un seul fait répondra : — André n'avait pas un de ses serviteurs qui ne fût chez lui depuis l'époque de son mariage, c'est-à-dire depuis douze ans! et Marcel ne pouvait garder un garçon meunier plus de six mois. Il n'existait qu'une seule exception à cette règle, et cette exception avait sa raison d'être; mais nous en parlerons plus tard.

Marcel était veuf et avait une fille de vingt ans.

Fraîche et gaie, bonne surtout et prête à tous les dévouements, Rosalie à côté de Marcel faisait penser à une fleur s'élançant d'un pied de chardon.

Par exemple, ce n'était pas elle qui jamais avait fait gémir les cordes criardes d'un piano de pension. La pension! bon pour la demoiselle du percepteur d'aller en pension, avait dit Marcel! Pour les filles de paysans il y a autre chose.

Et Rosalie était entrée à l'école mutuelle, d'où elle était sortie immédiatement après sa première com-

munion, l'année même de la mort de sa mère, que, sans tarder, il lui avait fallu remplacer.

La besogne était rude, mais Rosalie était vaillante et forte. Si quelquefois elle avait ployé sous le faix, s'il lui était arrivé, à elle enfant de 13 ou 14 ans, de trouver dur, après avoir nettoyé la maison et préparé les repas, de s'en aller encore laver d'énormes paquets de linge à la rivière, le souvenir de sa mère, qui ne reculait devant aucun de ses devoirs, n'avait pas manqué de ranimer son courage, et elle était descendue sur les bords de l'Orge en chantant.

Une privation avait paru à Rosalie plus difficile à supporter que son excessif labeur.

A Mennecy, comme dans tous les villages avoisinant Paris, la coquetterie est effrénée. Au bonnet rond d'autrefois, bonnet si seyant que sous ses tuyaux de dentelle il n'y avait point de fille qui ne parût jolie, on avait néanmoins substitué le bonnet à rubans noué sous le menton, et ce bonnet à rubans faisait rêver Rosalie. Mais comment amener Marcel à le tolérer? — Rosalie parla d'abord à maintes reprises de Thérèse et de Céleste, leurs voisines, dont les parents avaient permis la substitution; puis, elle ajouta que les nouveaux bonnets étaient beaucoup moins chers que les bonnets ronds, et que bientôt, dans tout Mennecy il n'y aurait plus que le sien. Ces diverses insinuations manquèrent totalement leur effet : Marcel y resta sourd, ne bronchant pas plus de la pierre où il fumait sa pipe, que si la pierre et lui n'eussent été qu'un seul et même corps.

Alors, son désir augmentant à mesure que l'obstacle lui semblait grandir, Rosalie avança son dernier argument, lequel, du moins, lui valut une réponse.

« Mon père, hasarda-t-elle, ils me vont très-bien ces nouveaux bonnets! J'ai essayé ceux de Thérèse et de Céleste, ils me vont très-bien.

— J'en suis fort aise, répliqua Marcel, seulement je te défends de m'en reparler jamais. »

Telle fut la réponse qu'obtint Rosalie, et, du ton dont ces laconiques paroles avaient été prononcées, elle sentit qu'il n'y fallait point revenir. Elle se le tint donc pour dit, et, tout en convoitant les bonnets de ses compagnes, elle continua de se coiffer du bonnet rond.

Pourtant, vers la Saint-Pierre, l'une des deux fêtes de Mennecy, époque où l'on met à l'air tous les frais trésors de ses armoires, où l'on arbore les robes neuves, et où on lutte d'élégance avec les filles des villages voisins, le plus joli bonnet à rubans bleu de ciel, coquettement posé dans un carton blanc, se trouva, personne n'aurait pu dire comment, sur la petite commode de Rosalie.

Quand la jeune fille rentra chez elle pour se coucher, elle en demeura éblouie.

Au fond du carton étaient écrits ces mots :

« Amitié et reconnaissance! »

Amitié et reconnaissance! répétait machinalement Rosalie, songeant bien moins à la signification des paroles qu'elle murmurait qu'à liser ses bandeaux blonds, afin d'essayer sans retard le ravissant bonnet.

On aurait pris la mesure de sa tête, on aurait examiné l'opulence de son chignon pour en tenir compte, que l'on n'aurait pas mieux réussi; le bonnet à rubans bleu de ciel coiffait Rosalie à ravir. Nous n'exagérons rien en affirmant qu'elle resta plus d'une demi-

heure debout devant sa petite glace, et que cette demi-heure lui sembla passer comme un éclair.

Non, en vérité, quand son père la verrait si gentille il était impossible qu'il ne se relâchât pas de sa rigueur et qu'il ne lui permit pas de porter ce délicieux bonnet.

Et puis Jean Marteau, le garçon meunier à qui son père avait promis sa main, moyennant qu'il resterait son garçon de moulin, et qu'elle continuerait ses différents offices de ménagère, combien il serait glorieux de la mener au bal de la Saint-Pierre si superbement parée.

Jean Marteau était ce serviteur que l'humeur difficile de Marcel ne rebutait point. On voit d'où lui venait sa mansuétude.

La jeune fille souriait naïvement à l'idée de paraître au bal avec son bonnet à rubans, lorsque les mots : amitié et reconnaissance, lui revenant aux lèvres, elle s'arrêta court et pâlit ! Elle se souvenait ! Ces mots désormais avaient pour elle un sens.

Alors, soupirant et ne pouvant retenir ses larmes, elle replaça le joli bonnet dans le carton, enveloppa ce dernier d'un grand morceau de toile, afin que le contenant et le contenu fussent préservés de la poussière, et elle glissa le tout sur une planche où le regard ne pénétrait point et où l'on ne touchait jamais.

Rosalie ne pouvait faire usage du bonnet à rubans bleu de ciel, parce qu'elle comprenait, à n'en pouvoir douter, qu'il lui venait d'une personne que son père haïssait, de madame Julie S... !

Certes, de Marcel et d'André, celui qui eût pu se plaindre de l'autre, ce n'était pas Marcel ! quelque avantageusement que fût connu M. S..., l'établissement d'un nouveau moulin à trois kilomètres des siens n'avait pas été sans lui causer quelque dommage. Encore, si André eût trouvé dans son concurrent un homme franc, qui serait venu lui dire : « Le guignon me poursuit ; je ne sais où me fixer ; sans doute, me voici bien proche de vous, mais le soleil ne luit-il pas pour tout le monde ! » André, loin de songer à sa perte, lui serait pu être venu en aide. Mais, au lieu de cela, à la première rencontre entre les deux meuniers, Marcel avait tourné le dos à André, machonnant d'un air rogue qu'il ne frayait point avec les *monsieurs*. Et, depuis lors, plus André s'était montré convenable et poli, plus Marcel en avait éprouvé contre lui de dépit ; se gardant de le trop montrer, cependant, parce que si monsieur S... ne disait point de gros mots, il remuait un sac de farine avec une telle aisance que cela pouvait donner à penser ; mais, pour se concentrer, le dépit de Marcel n'en était que plus amer.

Ce dépit de certains gens en face des supériorités réelles, pour rien au monde ils ne lui donneraient son vrai nom ; son vrai nom, c'est l'envie. Lorsque, assis sur quelque hauteur, Marcel contemplait de loin l'activité joyeuse des moulins d'André et qu'il supputait ce que le sien lui valait, ses poings se serraient et il osait accuser le ciel d'injustice !

Ce n'était pas tout ! En différents marchés, dix fois sur vingt, il était arrivé que, plus coulant dans les transactions, André l'avait emporté sur Marcel ; alors Marcel était rentré chez lui dans des accès de rage difficiles à décrire, incriminant les façons courtoises d'André ; incriminant le gain dont il se contentait, selon lui trop minime, et qu'il n'avait laissé descen-

dre à ce taux que pour ruiner un pauvre voisin ; incriminant sa probité dont l'élasticité, prétendait-il, le dédommageait du prix insuffisant de son travail ; et incriminant surtout madame S..., qui se donnait des tons de porter chapeau, d'avoir une ombrelle, une ombrelle ! qui jamais ne lavait son linge, et qui, l'hiver écrivait dans son bureau avec des gants !

De l'envie à la haine la pente est rapide, si toutefois on ne hait déjà, dès qu'on se laisse aller à l'envie.

A mesure que l'état prospère du meunier André lui semblait mieux démontré, la haine de Marcel grandissait. Il avait essayé de lui intenter un procès à propos d'un cours d'eau, et il en avait été pour sa courte honte. Il avait tout mis en œuvre pour l'empêcher d'être promu à quelque grade dans le corps des pompiers, corps honorable dont les deux meuniers faisaient partie, et il avait eu ce dégoût profond de voir André acclamé capitaine à l'unanimité des votants moins un ! on devine lequel ! La mairie même, que lui Marcel n'était pas en position de convoiter, il sut qu'elle avait été offerte à André ! André l'avait modestement refusée, cela était vrai ; néanmoins, il n'avait dépendu que de lui de ceindre l'écharpe tricolore et de devenir la première autorité du pays !

Oh ! pour le coup, Marcel n'y aurait point résisté, et au risque de courir ailleurs au-devant de la misère, il aurait vendu son moulin et serait parti.

Entre le jour où il avait appris que la mairie avait été offerte à monsieur S... et celui où il sut pertinemment que monsieur S... avait refusé cet honneur, Marcel passa de terribles heures ! Il se représentait André sévissant à son égard, injustement cela va sans dire, et lui, obligé de se soumettre à une apparence de légalité !... heureusement André refusa la mairie !

Les choses en étaient à ce point lorsqu'arriva le fait motivant la petite légende écrite au fond du carton blanc.

Il y avait grand marché à Essonnes, ville de troisième ordre que l'on rencontre entre Corbeil et un village nommé le Pressoir-Prompt, parce que les habitants de ce village, tous vigneron, prétendent à une grande habileté dans le foulage du raisin. Les deux meuniers se trouvaient naturellement à ce marché.

Rosalie, qui ce jour-là, avait du linge à étendre, profitant d'un rayon de soleil, gagna un pré qui longeait la route coupée par l'Orge, non loin du pont sur lequel on traverse la petite rivière. Elle était là tricotant, surveillant son linge de crainte que le vent ne lui en emportât quelques pièces dans les marais avoisinants ; mais nombreux d'où l'on extrait la tourbe, principale richesse de Mennecey ; elle chantonait, dodelinait sa tête et souriait aux pâquerettes et aux petits flots de l'Orge, quand un cri de terreur la mit soudain sur pied.

Son premier mouvement fut de regarder du côté des tourbières.

Dans les tourbières tout était paisible et souriant.

Plus rapidement que nous ne le pouvons rendre, des tourbières son regard s'était porté sur la route, et alors, se débarrassant de son tricot, en deux bonds, elle franchit un talus et se trouva à côté de madame Julie S...

C'était madame Julie S... qui avait jeté le cri d'effroi auquel Rosalie était accourue.

Sur la route, devant madame S..., une petite couleuvre vipérine était arrêtée, et si le regard de ses

yeux brillants fascinait Julie, celle-ci semblait ne pas inspirer une moindre terreur au reptile. Seulement madame S..., loin de se douter de l'effet qu'elle produisait, s'était laissé littéralement paralyser par l'épouvante.

De quelle façon cette lutte magnétique aurait-elle fini ? mal, probablement, pour madame S... !

Mais dès que Rosalie eut vu ce dont il s'agissait, de son pied chaussé d'un lourd sabot, elle frappa résolument sur la tête de la vipère et l'écrasa net !

Ce n'était point la première fois que quelque bête malfaisante avait trouvé la mort sous le talon de Rosalie ; aussi n'en aurait-elle tenu aucun compte, si madame S... ne s'était jetée à son cou en pleurant et en l'accablant des expressions de la gratitude la plus sincère.

« Vous m'avez sauvé la vie, lui répétait-elle sans se lasser ! Bien certainement la morsure de cette bête devait être mortelle !

— Eh non ! lui avait répondu Rosalie en riant. On aurait brûlé la partie mordue, et voilà tout ! »

De quelque façon que Rosalie en parlât, madame S... ne conserva pas moins une vive reconnaissance pour la jeune fille. Aussi, après s'être de mille façons creusé la cervelle afin, non de payer le service rendu, mais d'offrir une légère marque de la tendre affection qui en était la suite, la Saint-Pierre arrivant, madame S... crut qu'un joli bonnet agréerait à la fille de Marcel, et elle fit venir de Paris celui que nous connaissons.

La plus heureuse des femmes, le jour de la Saint-Pierre, à Mennecey et dans les environs, ce n'était point celle qui se paraît de ses plus beaux atours, mais madame S..., en pensant qu'à l'église elle allait voir venir, dans un banc proche du sien, Rosalie coiffée de son premier bonnet à rubans et, naturellement, l'air radieux.

Son désappointement fut grand lorsque parut Rosalie avec son éternel bonnet rond. Elle n'y comprit rien !

Cependant, au sortir de la messe, Rosalie s'étant arrangée de façon à offrir de l'eau bénite à madame S..., et lui ayant glissé ces mots dans l'oreille :

« Votre bonnet est ravissant et je le garderai toute ma vie ! » Madame S... finit par comprendre que, seule, la position respective des deux meuniers avait empêché l'exhibition des rubans bleu de ciel et l'empêcherait, tant que cette position resterait la même.

Petite cause, grands effets ! est un axiome en mille occasions justifié.

Pour que le naïf plaisir de se coiffer d'un bonnet plutôt que d'un autre fût donné à Rosalie, madame S... forma le projet d'apprivoiser la farouche jalousie de Marcel.

Ceci n'était pas une mince besogne !

Redoubler de politesse vis-à-vis du meunier n'eût fait que l'aggraver ; il aurait pensé et dit qu'on se moquait de lui. Envoyer du grain à son moulin sous le prétexte de la trop grande besogne, cela l'aurait profondément blessé ; il aurait été capable de se refuser à moudre ce grain-là ! Lui faire parvenir quelques-uns des plus beaux fruits de son verger, il aurait feint une méprise et répondu qu'il n'était point assez riche pour acheter de semblables fruits ! Julie songe donc à quelque autre moyen.

Près des moulins d'André, et en dépendant, se voit

un petit étang renommé pour ses écrevisses. Tous les ans on en faisait la pêche en grande pompe ; des Parisiens y étaient invités, outre les notables de Mennecey et des alentours, et un grand dîner couronnait la journée.

De l'aveu de son mari, qui ne demandait pas mieux que de vivre en bon voisinage avec Marcel, Julie écrivit au meunier la plus cordiale lettre d'invitation qui fût, et pour cela se servit naturellement du papier dont son pupitre était garni.

Ce papier était glacé et marqué de ses initiales J. S. deux élégances qui devaient terriblement nuire à la gracieuseté de l'invitation !

Aussi, lorsque la lettre arriva dans les mains de Marcel, il commença par blâmer vertement le luxe intolérable de Julie, qui se servait de papier glacé au lieu de papier écolier ; ensuite, les initiales gaufrées le frappant, il haussa les épaules et dit que les honnêtes gens n'avaient nul besoin de signer deux fois ; après quoi, rempli des dispositions les plus hostiles, il procéda à la lecture de la missive.

« Par ma foi ! oui ! marmottait-il à mesure qu'il avançait dans cette lecture, on va tout de suite accepter l'invitation de madame ! On n'a rien de plus pressé que de s'aller donner en spectacle à tous les *monsieurs* qu'il lui convient d'héberger ! Comme ma ve-tu grise et le bonnet rond de Rosalie feraient bien au milieu des habits à la mode et des chapeaux à bouquets ! Non pas qu'on ne les vaille tous ces gens-là ! mais eux et moi nous ne parlons point la même langue !... avec cela que c'est amusant de ne manger que par petites bouchées et de ne boire que par petites gorgées !... Et puis, pourquoi m'invite-t-elle ? est-ce que nous avons l'habitude de frayer ensemble ? C'est donc pour m'humilier de son luxe ? pour me montrer ses cuillères d'argent et ses verres à pied ?... Qui sait ? ils boiront du champagne, peut-être ? Eh bien ! moi, je me contenterai de ma piquette et d'un morceau de lard que je mangerai à mon aise, sur le pouce si ça me plaît, dans une de mes assiettes bleues, si je le préfère !... Je n'ai point à leur pêche d'écrevisses ! Beau plaisir encore celui-là ! Après tout, c'était peut-être comme manœuvre et pour faire la besogne des autres que l'on m'invitait !... »

A cette réflexion, Marcel froissa la lettre de madame S... et la jeta au feu !

La pêche de l'étang se fit sans lui.

Seulement, ce jour-là, Marcel fut d'une humeur massacrant. Si on ne l'eût point invité, il aurait crié que l'on dédaignait un pauvre voisin ! L'invitant, on le molestait !

Julie avait affaire à un sire de triste espèce !

Cependant, Julie se piquait au jeu et ne renonçait point à amener cet ours mal léché à composition.

Elle y renonçait d'autant moins, qu'à part le souvenir de ce qu'elle lui devait, quelques paroles échangées de fois à autre entre Rosalie et elle l'avaient mise à même d'apprécier la jeune fille. Elle ne pouvait souhaiter une plus affectueuse et plus loyale amie ! Sur ces entrefaites, on sut dans le pays que Marcel voulait vendre un vieil âne tétu.

Chacun connaissant les qualités de la bête en question, personne ne se présenta, sauf madame S...

Cette fois, l'aimable conciliatrice se crut bien près de son but !

Lorsqu'elle dit à Marcel qu'elle avait envie de son

âne, celui-ci n'ayant pu retenir un mouvement de satisfaction, elle s'imagina que le plaisir de se défaire d'un mauvais animal allait enfin rompre la glace. Aussi, heureuse de la perspective qu'elle entrevoyait, se montra-t-elle très-coulante dans la transaction; coulaute à ce point même que Marcel en conçut de l'ombrage et soudainement se persuada qu'on voulait l'humilier, lui faire une espèce d'aumône, en lui payant une méchante bête beaucoup plus qu'elle ne valait.

Il oubliait que, s'il y avait exagération dans le prix, à lui seul, qui avait fait ce prix, la faute en était imputable.

« Je dois vous faire observer que mon âne a des lubies, fit-il tout d'un coup, alors que madame S... croyait déjà le marché conclu.

— On les respectera, répondit Julie en riant!

— Il éprouve un extrême plaisir à se rouler dans la poussière des chemins quel que soit le fardeau qu'il porte!

— Je suis leste et serai plus tôt en bas que lui à terre!

— Il est voleur, continua Marcel, et dans les marchés son penchant pour le bien d'autrui m'a fait payer, plus d'une fois, des vingt et des trente sous de dommage.

— On lui donnera de telles rations que, s'il n'y a chez lui délicatesse, il y aura impossibilité de mal agir, fit Julie badinant toujours.

— Est-ce que vous croyez, reprit Marcel d'un ton rogue, qu'ici on le laissait mourir de faim?

— Bon! qui vous parle de cela? répondit madame S..., étonnée du changement d'accent de Marcel.

— De telles rations! de telles rations! un âne voleur volerait quand il aurait de l'avoine jusqu'au licou! et je vous répète que mon âne est voleur, qu'il est entêté et qu'il ruel!

— Vous êtes un vendeur comme on n'en rencontre guère, s'écria Julie, que les singularités de Marcel amusaient, n'importe! j'ai envie de votre âne et je le prends! Du moins je ne pourrai pas me plaindre que vous ayez cherché à me tromper!

— Oui, mais votre mari le penserait, fit Marcel se déterminant à garder son âne. D'ailleurs, ça me semble drôle que vous me vouliez acheter cette bête à toute force et malgré ce que je vous en ai dit!

— Quoi! vous?...

— Je le garde! J'en ai bien le droit, peut-être! Il n'y avait point de parole donnée!

A cette sortie à laquelle elle ne s'attendait point, et toute contrariée qu'elle en fût, Julie ne put retenir un accès de fou rire qui n'avança pas les affaires. Elle laissa Marcel, plus hargneux, plus jaloux, moins disposé que jamais à un rapprochement.

Enfin, enfin, le côté faible de cette forteresse lui fut révélé. Elle apprit que Marcel souhaitait ardemment de faire partie du conseil municipal, mais qu'il avait peu de chance d'être nommé, tant son mauvais caractère avait éloigné de lui toutes les sympathies! Alors, cette nomination, elle entreprit de la lui faire obtenir et, le bon André aidant, elle y parvint. Marcel fut élu, et il sut à qui il était redevable de son élection, il condescendit à en témoigner de la gratitude à monsieur et à madame S...

Il y avait quelques semaines que les moulins frappaient, lorsque les bans de Rosalie et de Jean

Marteau furent publiés dans la petite église de Mennecey.

A cette occasion madame S... proposa une partie de plaisir aux Roches-de-Beauvais.

Les Roches-de-Beauvais, village situé à sept kilomètres de Mennecey, sont une ramification des roches de Fontainebleau, et en offrent les sévères beautés; les cavernes profondes et les âpres sentiers n'y manquent point; il s'y trouve même un précipice fort dangereux par ses abords mal défendus, au fond duquel des clapottements d'eau se font éternellement entendre.

Aucun étranger ne vient à Mennecey sans qu'on le mène, à pied ou à âne, aux Roches-de-Beauvais.

Rosalie, qui n'avait point encore eu l'occasion de les visiter, fut enchantée de l'idée de madame S... et la partie fut arrêtée. On devait aller à pied, et les provisions, fournies en commun, furent portées aux roches par un voiturier.

Jusqu'à l'instant du dîner la journée fut belle et bonne. Le fiancé de Rosalie était un loyal garçon qui l'aimait de tout son cœur, et auprès duquel l'existence apparaissait à la jeune fille sous ses plus riants aspects. Comme on parlait de la noce prochaine, madame S... demanda la permission d'offrir à Rosalie son bonnet de mariée, un bonnet à la mode avec des rubans blancs. Rosalie brûlait d'accepter. Après le bonnet à rubans blancs, pensait-elle, viendra le bonnet à rubans bleu de ciel qui gisait toujours dans son carion et qui lui disait si bien! mais Marcel répondit par un « nous verrons! » de mauvais augure, et madame S... n'insista pas.

Ce petit incident altéra un peu la bonne humeur dont jusque-là Marcel avait fait preuve.

Cependant la promenade continua.

Au dîner tout alla assez bien. Ayant su par Rosalie le nombre et la nature des provisions que voulait emporter Marcel, madame S... s'était arrangée pour ne rien outrepasser, afin de ne donner prise à aucun mouvement jaloux. Par malheur, André, croyant faire une surprise agréable à Marcel, avait glissé dans les paniers deux bouteilles de vin de Champagne, qu'il produisit triomphalement au dessert, offrant de porter un toast aux futurs époux et un autre au nouveau membre du conseil municipal.

— Du champagne! s'écria Marcel; est-ce que nous buvons de ça, nous autres? C'est bon pour des gosiers de *monsieurs*! Du kirsch, à la bonne heure! voilà ce qui convient à des gosiers de paysans!

Et joignant l'action au précepte, il remplît de kirsch un grand verre et l'avalait d'un trait.

Pendant le dîner, le grand air excitant, les libations avaient été abondantes. André, aussi bien que Marcel se trouvait, peut-être, légèrement échauffé. A la grossière boutade de Marcel, André avait rougi et les veines de son front s'étaient gonflées; ces signes décelaient chez lui un mécontentement contenu à grand peine. Cependant le regard suppliant de madame S... empêcha André de répondre. Il lança dans les roches les deux innocentes bouteilles, qui naturellement s'y brisèrent, et, ainsi que Marcel, se versa du kirsch sans raison ni mesure.

— Est-ce qu'au lieu d'eau, c'est du champagne qui coule sous les roues de vos moulins, que vous n'en fassiez pas plus de cas, demanda alors Marcel à André d'un ton sardonique.

— Que ce soit champagne ou eau claire, cela les fait marcher toujours ! répondit André.

— Voulez-vous dire, reprit Marcel, qu'il en est que rien ne saurait mettre en branle ?

— Je ne veux dire que ce que je dis, » répliqua sèchement André. Madame S..., Rosalie et Jean Marteau essayèrent en vain d'amener la conversation sur un autre terrain ; les paroles échangées entre les deux meuniers continuèrent à se succéder, irritantes et offensantes, restant sur la limite de l'injure, mais prêtes à la dépasser.

Rosalie et madame S... virent venir l'instant du départ avec un certain soulagement.

On n'était pas encore sorti des roches, l'ouverture béante du précipice dont nous avons parlé se dessinant sur la droite, lorsqu'un assez violent orage éclata.

Sauf Marcel, personne n'avait songé à se prémunir de parapluies.

La tête montée par le kirsch et par la discussion qui continuait de plus en plus aigre et menaçante, Marcel, requis par André de prêter son parapluie aux deux dames, refusa net d'une façon brutale, disant qu'elles avaient assez de jupes pour en relever une sur leur tête.

Malgré sa femme et malgré Rosalie, André, qui n'échappait pas non plus à la funeste influence du kirsch, insista.

Les refus de Marcel redoublèrent. Ce qui fit qu'André voulut s'emparer de force de l'objet en litige et qu'une scène épouvantable s'ensuivit.

Ils étaient pied contre pied, poitrine contre poitrine, quand leur lutte les ayant insensiblement rapprochés du précipice, tous deux y roulèrent, et le bruit sourd de corps pesants tombant dans une eau profonde s'éleva du gouffre dans les airs !...

Six ou huit heures plus tard, la ligne violacée de l'horizon se teignait d'or, et le soleil venait éclairer le tableau suivant dans les Roches-de-Beauvais : d'un côté, des paysans de Chevannes et de Cnanucuil, villages voisins, se servant de tous les engins propres à cette opération, fouillaient le précipice afin, du moins, d'en retirer les cadavres des deux meuniers, mais n'en pouvaient trouver le fond.

De l'autre, Jean Marteau, qui avait essayé de s'interposer entre les deux meuniers et qui se trouvait gravement contusionné, était déposé sur un brancard et transporté dans une ferme voisine ; tandis que Rosalie, désormais l'image d'un incurable désespoir, employait toutes ses forces à contenir madame S..., qui ne sortait de terribles crises nerveuses que pour se livrer à toutes les tristes extravagances de la folie.

Au bruit des deux corps roulant au fond de l'abîme, madame S... était devenue folle !

Cependant, l'impossibilité de rendre à Marcel et à André les honneurs de la sépulture étant démontrée, Rosalie se procura une carriole et ramena madame S... à Menneçy ; puis, l'ayant installée chez un des deux docteurs du pays, elle revint avec l'autre auprès de son fiancé.

Quels ravages une seule nuit avait exercés sur la jeune fille ! hier, fraîche comme une fleur, alerte comme un oiseau, gaie comme les beaux printemps ; elle était aujourd'hui d'une effrayante pâleur et ne marchait que par l'effort d'une volonté opiniâtre ! qui lui eût dit qu'elle était sous l'obsession d'un épou-

vantable rêve ne l'aurait pas surprise, tant la cruelle vérité lui semblait difficile à croire !

Quinze jours se passèrent ainsi, Rosalie, toujours pâle et morne, ne quittant madame S... que pour se rendre à la ferme, où l'on continuait à prendre soin de Jean Marteau.

Cependant, madame S... était restée chez le docteur V..., lequel, après l'avoir observée journellement pendant six mois environ, crut pouvoir certifier à un conseil de surveillance, établi pour la gestion des moulins, que madame S... ne recouvrerait jamais la raison ; ajoutant, il est vrai, que, selon toute probabilité, sa folie resterait ce qu'elle était, complètement inoffensive.

Cette folie consistait donc en ces deux préoccupations distinctes : la recherche d'un parapluie imaginaire, et le désir, prouvé par ses actes, de mettre à sec tout puits, citerne ou fontaine auprès de laquelle elle se trouvait.

Après une nouvelle attente de quelques mois et de nombreuses consultations des médecins de Charenton et de la Salpêtrière, la folie de madame S... étant bien avérée incurable, ses moulins furent vendus, et le prix en fut converti en rentes. Puis on se préoccupa d'une maison de santé où sa vie pourrait s'écouler heureuse, relativement, et où le spectacle navrant et dangereux d'autres malades lui pourrait être épargné.

Rosalie ayant été mise au fait de la détermination prise, demanda si la liberté ne serait point laissée à la pauvre folle, moyennant qu'une personne dévouée s'attacherait à tous ses pas ; et, comme l'assurance lui en fut donnée, elle dit qu'elle-même serait cette personne et qu'elle s'y engageait.

Jean Marteau, tout à fait rétabli, avait repris le travail du moulin. Le jour même où Rosalie avait en quelque sorte lié son sort à celui de madame S..., il vint parler à la jeune fille de leur mariage, la suppliant d'en fixer l'époque.

Le langage de Jean Marteau était loin d'être pompeux, mais il exprimait juste les sentiments de son cœur.

Rosalie l'écouta dire avec une vive émotion, et dut même rester quelques minutes sans répondre, afin d'assurer sa voix.

« Jean, dit-elle enfin, avez-vous quelquefois réfléchi à ce que doit être l'existence dans une maison de fous, même pour une personne dont la raison est altérée ? »

Et comme Jean paraissait surpris de la question :

« Je peux soustraire madame S... à un grand nombre de tourments que j'entrevois, continua la jeune fille ; dois-je l'y laisser exposée ? »

— Non ! s'écria chaleureusement Jean Marteau ; non ! si vous pouvez faire autrement.

— Je le puis et je le dois, reprit Rosalie. Et mon affection pour vous, mon bon Jean, augmente de ce que notre pensée soit si bien d'accord !

— Je me suis donc engagée, poursuivait-elle avec un effort visible, je me suis engagée à ne jamais quitter madame S... ; à cette condition, la liberté ne lui sera point ravie.

— C'est un grand devoir, et je vous y aiderai, Rosalie, dit avec simplicité Jean Marteau.

— Pardon, mon bon Jean, reprit Rosalie qui, voyant l'erreur de Jean Marteau, avait une peine extrême à retenir ses larmes ; ce devoir que j'ai accepté est tel,

que forcément il absorberait tous les autres. Comment allier les obligations de mère de famille et de maîtresse de maison avec l'obligation d'une surveillance de tous les instants?

— Que voulez-vous donc dire, Rosalie? s'écria Jean Marteau qui commençait à comprendre, et dont le visage blême trahissait une grande détresse.

— Qu'il faut renoncer à nos projets, répondit la jeune fille.

— Vous n'y pensez pas, Rosalie, reprit Jean Marteau dont une sueur froide perlait le front. Songez que voilà deux ans que je me berce de la même idée et que toutes mes actions n'ont qu'un même but!... Voilà deux ans qu'à chaque heure du jour je puis apprécier ce que vous valez, et que je me réjouis de la perspective de vous avoir pour ménagère. Si vous ne voulez plus être ma femme, il me semble que tout va me manquer! Que vous deveniez une fille, une sœur pour madame S..., cela est juste; mais il est juste aussi de ne me point condamner à un chagrin éternel! »

A de telles paroles, prononcées avec chaleur, Rosalie sentait son cœur se fondre; elle eut un moment de violente hésitation. Au fait, pensait-elle, tout cela ne se peut-il concilier? Ne puis-je à la fois me dévouer à mon ménage et à la chère insensée?

Des cris et des rires montant de la rue, et s'adressant à la maison du docteur V..., la rappelèrent à l'austérité de sa tâche. Madame S..., à la fenêtre d'une

chambre contiguë à celle où se trouvaient Rosalie et Jean Marteau, ayant interpellé quelques passants et leur ayant demandé son parapluie, ceux-ci s'étaient arrêtés, et bientôt un attroupement s'était formé, d'où, avec l'irréflexion cruelle des masses, toutes sortes de quolibets étaient partis en réponse aux questions de la veuve d'André.

Ce spectacle coupa court aux irrésolutions de Rosalie. Elle s'élança vers madame S..., qu'avec douceur elle fit rentrer dans la chambre, lui assurant qu'elle y trouverait son parapluie, assurance qui avait pour effet de changer spontanément le cours des idées de madame S..., et qui du reste n'engageait à rien, car elle n'en gardait nulle mémoire.

Alors, appuyée au dossier du fauteuil de celle dont elle s'était faite la tutrice et la mère, Rosalie dit à Jean Marteau les yeux baissés, mais d'une voix ferme, qu'elle ne dévierait jamais de la route qu'elle s'était tracée.

Jean Marteau dut renoncer à tout espoir.

A la prière de la jeune fille, il prit à ferme son petit héritage, et elle, d'après le conseil même du docteur V..., et pour se rapprocher des hommes spéciaux, au cas où quelque chance de guérison apparaîtrait, elle vint se fixer à Paris, en compagnie de la pauvre insensée, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, où, ainsi qu'on l'a vu, toutes deux sont encore.

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

CHANT DE DORMIR

Dors! dors! le voilà qui s'endort
Mon doux trésor!
Quand il s'éveillera
Sa mère sera là!

Voilà de jolis petits anges
Qui vont le bercer dans ses langes :
Dors! dors! le voilà qui s'endort
Mon doux trésor!

Voilà dans l'air une fauvette
Qui vient chanter sur sa couchette;
Dors! dors! le voilà qui s'endort
Mon doux trésor!

Voilà sur sa bouche mi-close
Un joli rêve qui se pose :
Dors! dors! le voilà qui s'endort
Mon doux trésor!

Voilà dans le ciel une étoile
Qui pour le voir lève son voile;
Dors! dors! le voilà qui s'endort
Mon doux trésor!

Quand il s'éveillera
Sa mère sera là :
Dors! dors! nous l'avons endormi,
Mon doux ami!

ELZÉAR ORTOLAN,
Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

REVUE MUSICALE

Notre catalogue de ce mois contient bon nombre de compositions nouvelles, parmi lesquelles on remarquera, surtout, une charmante mélodie pour piano, intitulée : *Les Bergers*, par P. Struss. Ce morceau, de moyenne force, se distingue par une facture large, élégante et correcte. Après l'*andante*, des variations, dans un mouvement soutenu, rappellent le thème original et se terminent par un allegro modéré. Le final, d'une mesure plus rapide, est léger, vif et brillant. C'est donc encore un succès que nous pré-

sons à ce jeune auteur, dont les coups d'essai sont déjà des coups de maître. *Yvonne*, polka de A. Lemarié et *L'Étoile du berger*, po'ka-mazurka de Payraymond, méritent d'être appréciées par les amateurs de musique de danse. — Le morceau de chant intitulé *le Petit Caporal*, paroles de J. Galibert, musique de J. Hellmann, est d'une exécution facile, d'une mélodie simple, qui n'excluent pas la verve et l'originalité que l'on aime à retrouver dans une composition de ce caractère.

ALBUM DU JOURNAL DES DEMOISELLES — CLOTURE DU MOIS DU MARIE

Parmi les innombrables productions musicales qui tombent comme une pluie de sauterelles sur le public parisien, il s'en trouve fort peu de remarquables. Cela tient à l'excessive prétention qu'ont les conscripts du dilettantisme de se croire généraux au premier appel de la trompette. Dès qu'ils savent déchiffrer passablement une sonate, ils s'intitulent artistes, compositeurs et se trouvent assez de science pour exercer dignement le professorat; la méthode de Fétis sous les yeux, une mauvaise épingle sous les doigts, et les voici à l'œuvre; romances, chansonnettes, nocturnes, rondos, opérettes et opéras, tout leur est facile, rien ne les effraye, c'est un torrent que n'arrête aucune digue, un déluge qui nous submerge. — Le silence du dédain, les sourires ironiques de la foule, la frayeur bien légitime des auditeurs sérieux, ne sauraient calmer les élans de leur verve créatrice : les magasins se remplissent de compositions sans nulle valeur. Les éditeurs, pour en tirer parti, font des frais immenses de réclames élogieuses. Le gros public s'y laisse prendre, comme aux annonces captieuses du lait de beauté ou des pommades qui métamorphosent les têtes chauves en forêts vierges, et voici, d'un seul coup, je ne sais combien de réputations faites. Que de noms sont ainsi sortis de l'obscurité sans avoir de droits à la lumière! Ce n'est qu'aux personnes douées d'une intelligence spéciale, ou instruites à l'école des maîtres, qu'il appartient de juger le talent d'un compositeur et le mérite d'un ouvrage. S'habituer à lire, sans examen préalable, des œuvres médiocres, c'est perdre peu à peu le sentiment du beau, c'est atrophier son jugement, dépraver son goût. Nous avons si bien compris ce danger pour les jeunes intelligences qui cherchent quelques enseignements dans le *Journal des Demoiselles*, que nous n'avons jamais laissé pénétrer dans notre collection musicale la moindre

composition mal faite. Des morceaux ont été publiés qui pouvaient n'être pas brillants parce qu'il fallait souvent les mettre à la portée des élèves de première et de seconde année; mais nous avons toujours été sévère sur la valeur réelle de l'œuvre, quelque simple qu'elle fût, sur la facture, la correction, enfin la partie scientifique de la composition. Notre album de juillet publie une mélodie dont les paroles sont de M. de Lamartine et la musique de Just Gerdly. Le talent de l'éminent chanteur est trop généralement apprécié pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. Nous ne voulons parler ici que du professeur-compositeur. Gerdly se fait particulièrement remarquer par une originalité de bon goût. La plupart de ses ouvrages sont empreints du caractère qui distingue la musique italienne. Poète, doué d'un esprit supérieur, il écrit presque toujours les paroles de ses compositions, ce qui leur donne une extrême valeur, nul ne pouvant mieux que nous mêmes exprimer ce que nous sentons. Artiste consommé, il en sait tirer parti avec cette verve à la fois gracieuse et correcte dont l'immortel Garcia, son maître, lui a révélé le secret. Auteur d'une excellente méthode de chant, il se distingua de bonne heure dans le professorat; aussi fut-il appelé au conservatoire de Bruxelles, où il a formé des élèves qui occupent aujourd'hui une place honorable dans la pléiade des vrais artistes. Mais la mère patrie rappela l'enfant transfuge sous son égide, qu'il n'abandonnera plus, nous l'espérons. Le chant que nous offrons à nos abonnés traduit merveilleusement la pensée délicate du poète des *Méditations*.

Nous joignons à ce bijou musical, dont les personnes de bon goût apprécieront le charme et la grâce, une chanson polonaise, sans paroles, de M. Edouard Wolf. Né à Varsovie, Wolf commença ses études de piano sous les auspices du célèbre Wurfel, et reçut les conseils du grand harmoniste Elsner pour la science de la composition. Arrivé à Paris en 1835, il publia, dans l'espace de quelques années, un nombre considérable de morceaux de piano. Le catalogue

de ses œuvres ne compte pas moins de 312 numéros. Ses concertos, ses études, ses fantaisies à quatre mains sur les opéras connus, des duos infiniment remarquables l'ont placé au sommet de l'art, et il n'est pas un auditeur sérieux ni un amateur de bonne musique qui n'ait rendu une éclatante justice au mérite de ses compositions. Le morceau que nous publions de lui est une délicieuse rêverie, où se retrouve la grâce mélancolique des poètes de la blonde Allemagne.

Un *Ave Maria*, par Castegnier, artiste du théâtre de l'Opéra-Comique, auquel on doit déjà un grand nombre de morceaux de musique religieuse, complète notre album de ce mois. Plusieurs messes d'un grand style, dues à M. Castegnier, l'ont déjà rendu populaire. Divers opéras, reçus au Théâtre-Lyrique et à l'Opéra-Comique, assureront au jeune compositeur une belle place sous le soleil de la célébrité.

Une grande solennité musicale et religieuse, dirigée par l'éminent professeur de chant, M. Antonin Guillot de Sainbris, a eu lieu à l'église Saint-Martin, au Marais, à l'occasion de la clôture du mois de *Marie*.

L'espace ne nous a pas permis de rendre compte plus tôt de cette remarquable séance, mais nous avons trop de sympathie pour les chefs-d'œuvre des grands maîtres, de même que pour les apôtres zélés de l'art qui en font valoir les productions, pour passer sous silence l'admiration profonde que nous avons éprouvée dans cette circonstance.

M. Gounod, dont le génie modeste est si vivement apprécié des musiciens sérieux, avait composé, sur la demande de M. Guillot de Sainbris, un *motet* à la sainte Vierge, pour voix de mezzo-soprano et de ténor, motet qui se distingue par l'ampleur et le cachet qui sont propres au célèbre compositeur. Ce morceau a été exécuté avec une grande perfection par mademoiselle *** et M. Michot, cousin de Michot de l'Opéra, dont M. G. de Sainbris a été l'unique maître. Ce jeune homme a une ravissante voix de baryton, pure, sonore et montante, au besoin, aux notes élevées d'un ténor. C'est ce qu'autrefois on appelait un baryton *Martin*. Soutenu par la main habile d'un grand professeur, sous les auspices duquel il fait ses débuts

dans la carrière, M. Michot est assuré d'un avenir glorieux.

Mademoiselle *** possède une voix d'un timbre pénétrant et d'une exquise sensibilité. Quoique amateur c'est une artiste consommée, qui chante avec méthode, bon goût et un style irréprochable. Nous l'avons surtout admirée dans un morceau du célèbre Haydn, qu'elle a chanté avec accompagnement de violon par Sighicelli, lequel morceau a été exécuté de part et d'autre avec une notable supériorité.

Ce doit être une grande satisfaction pour le professeur que d'avoir formé une élève telle que mademoiselle ***. Si notre faible voix pouvait percer la foule et être entendue du maître savant et courageux qui se voue ainsi corps et âme à la propagation des belles œuvres musicales, nous serions heureuse de lui adresser nos bien sincères félicitations.

Nous avons pu également apprécier l'exécution d'une œuvre magistrale, le *prélude* de Bach, arrangé en *Ave Maria*, et traduit avec une rare perfection par une jeune personne dont la voix de soprano, vigoureuse et pleine, retentissait harmonieusement sous les voûtes de l'édifice. Ce morceau, parfaitement accompagné par la harpe de M. Nolle et le violon admirable de M. Sighicelli, a produit sur l'auditoire une profonde sensation.

M. A. Guillot de Sainbris est un champion ardent de l'art, et surtout de l'art sérieux. Il est toujours sur la brèche. Nous l'avons vu à l'œuvre depuis trois ans, à l'époque du mois de *Marie*, faisant admirer successivement les chefs-d'œuvre de Beethoven, Mozart, Haydn, Haendel, Gluck, tous exécutés par ses nombreux élèves, soit en chœurs, soit en soli. Cette année surtout, les efforts du maître ont été couronnés d'un plein succès. Il faut citer comme un événement des plus rares, pendant ce dernier mois de *Marie*, l'exhibition d'une œuvre de haute portée musicale et religieuse, les *Litanies* de Durante, ancien maître napolitain. Nous croyons être sûre que ce morceau n'avait jamais été exécuté à Paris.

Il est à regretter que ces auditions, qui furent de véritables concerts spirituels, n'aient pas eu lieu sous les voûtes de la métropole, ou tout au moins dans une église qui pût donner asile au public trop nombreux qui se pressait sous l'humble portique de Saint-Martin.

MARIE LASSAVEUR.

ÉNIGME HISTORIQUE

Nous fûmes contemporains et homonymes ; l'un de nous s'illustra dans les lettres, l'autre eut quelque réputation dans les armes ; nous fûmes employés au service intellectuel du même prince, l'un comme son correspondant, l'autre comme son instituteur... Quel est notre nom ?

Economie Domestique

SOUPE AUX GROSEILLES.

Prenez une livre de groseilles rouges, lavez-les et placez-les sur le feu avec un peu d'eau; lorsqu'elles seront crevées, jetez-les sur un tamis, et laissez couler le jus sans presser.

Ajoutez à ce jus au moins un quart d'eau, remettez sur le feu, ajoutez-y du riz, ou, si vous préférez, des biscottes cassées en morceaux; laissez bouillir plus ou moins longtemps, selon que vous aurez mis du riz, des biscottes, ou même du vermicelle; retirez du feu, ajoutez une liaison de jaunes d'œufs, sucrez fort et servez.

Cette soupe, rafraîchissante et agréable, est en usage en Flandre.

POUDING AUX FRUITS.

Préparez une pâte fine avec 250 grammes de farine, 125 grammes de graisse de rognons de bœuf très-finement hachée et la quantité d'eau nécessaire pour la mouiller. Étalez sur une terrine une serviette dont le milieu est légèrement beurré; avec la pâte,

faites une abaisse assez mince que vous étendez sur la partie beurrée de la serviette; disposez sur cette abaisse en pyramide des fruits : cerises sans noyaux, roulées dans du sucre, groseilles épluchées et roulées également dans le sucre en poudre, abricots ou prunes séparés en deux et remplis de sucre fin; relevez les bords de l'abaisse en les mouillant, réunissez-les au-dessus des fruits comme une bourse; liez la serviette de manière à ce que les fruits ne puissent s'échapper, plongez-la dans une marmite remplie d'eau bouillante, et laissez bouillir deux heures.

Glissez le pouding avec soin sur un plat, et masquez-le de sucre en poudre.

CONFITURES DE CITROUILLES.

Prenez quatre livres de citrouilles que vous coupez par morceaux, mettez à cuire avec deux livres de sucre et un demi-verre d'eau. Ne mêlez que quand cela paraîtra à peu près cuit. Ajoutez alors le zeste d'un citron (que vous retirez après) et quatre grammes d'acide tartrique.

Correspondance.

BRODERIES.

PLANCHE VII. — 1 à 4, Robe de Baptême. — 5, Mouchoir élégant avec L dans l'écusson — 6, *Anastasie* — 7, *Catherine* — 8, *Pale* — 9, Mouchoir de jeune fille avec M. P. enlacés dans un écusson — 10, *Valérie* — 11, T. L. enlacés — 12, *Eudoxie* — 13, E. N. G. — 14, Écusson pour coin de mouchoir — 15, E. P. — 16, M. L. B. — 17, *Alfrédine* — 18 et 19, Parure parisienne — 20, M. L. B. — 21, *Claudia* — 22, *Sally* — 23, *Marie* — 24, Dessin pour nappe d'autel.

PATRONS.

25 à 30, Toilette de petit garçon de 6 ans (blouse et pantalon) — 31 à 34, Fichu-mantelet pour petite fille de six à huit ans — 35 à 39, Paletot pour *miss Lily* — 40 à 45, Robe de Baptême — 46 à 59, Patron d'un camélia et de ses feuilles — 60 à 62, Sac au crochet dit *porte-bonnet* — 63, Résille blanche, coiffure de nuit — 64 à 65, Bouquet de myosotis — 66, Jardinière suisse — 67, G. M. — 68, *Élise* avec écusson — 69, E. D. — 70, L. B. — 71, A. C. S. — 72, M. B.

Jeanne à Florence.

Je ne sais pourquoi le printemps n'est pas venu cette année nous rendre visite. Je lui crois l'esprit trop bien fait pour s'être formalisé du ton léger avec lequel osait parler de lui certain chroniqueur : « On se console des infidélités du *chevalier* Printemps, en

songeant que *monseigneur* l'Été déploiera un luxe splendide de levers d'aurore, de couchers de soleil et de beaux jours sans nuages... »

L'Été, touché du titre respectueux qu'on lui accorde, répondra-t-il à de si flatteuses avances? Espé-

rons-le : les melons ont si grand besoin de chaleur !
Moi, je m'imagine, Florence, que le printemps a eu peur des démolitions et qu'il s'est enfui à tire-d'aile, laissant à la pluie le soin d'abatre les colonnes de poussière qui s'élèvent de tous côtés.

Pouvait-il, en effet, assister à des scènes de destruction, lui qui fait naître et porte partout la vie ; voir crouler des maisons, lui qui préside à la construction des nids ; entendre tomber des murailles et retentir des coups de pioche, lui qui donne à la fauvette son doux chant, au vent agitant les feuilles de si mystérieuses harmonies ; pouvait-il enfin, cet amateur de serpolet et de brises parfumées, vivre au milieu des émanations fétides qui s'exhalent du sol parisien, aussitôt qu'on le déchire ?

Et de cette besogne, on s'acquitte consciencieusement depuis quelques semaines.

La plupart des rues, profondément creusées dans toute leur longueur, présentent l'agréable aspect que voici : au milieu, un large fossé dont l'œil a peine à découvrir le fond, et dans lequel s'agitent une nuée de *limousins* qui minent le sol, élèvent des voûtes, placent des tuyaux ; à droite et à gauche, sur les trottoirs, des collines de sable, des lacs de chaux ; tout près des maisons, un sentier juste assez large pour y poser le pied, voie étroite où l'on s'engage en tremblant pour sa toilette, que l'on suit avec crainte, au bout de laquelle on arrive enfin, en poussant un soupir d'allègement : voilà le tableau fidèle des principales rues de Paris, bouleversées pour la construction du grand égout collecteur.

Les itinéraires des omnibus ont dû subir de si complètes modifications, que les employés des ministères sont perplexes à la sortie des bureaux, ne sachant plus si c'est l'omnibus X — le quel ils prennent depuis trente ans — qui les conduira à domicile, ou s'il leur faut donner la préférence au Z.

Seuls, les cochers de fiacre, pris à l'heure, doivent bénir les rues barrées qui leur permettent de faire, en deux heures, le trajet pour lequel, jadis, soixante minutes auraient suffi.

En dépit de ses désagréments et de ses dangers actuels, dont le moindre est d'être décapité par un pan de muraille ou aveuglé par un tourbillon de poussière, Paris est encore habité, et je l'ai même trouvé, pendant la durée du mois de juin, beaucoup moins désert qu'il ne l'est d'ordinaire à pareille époque.

C'est que le gentil printemps, qui a déserté nos rues, s'était réfugié en un lieu préparé pour lui, au palais de l'Industrie, dont les portes se sont ouvertes successivement à l'exposition d'horticulture et à celle des produits agricoles.

Là, pendant la première, tout était fraîcheur, harmonie, parfum : ruisseau d'eau vive où s'ébattaient joyeusement des familles de canards ; pont rustique, gazon verdoyant, massifs d'arbustes rares au feuillage lustré ; corbeilles de roses, d'azalées, de rhododendrons ; potagers appétissants ; fruits et légumes de tous pays, de toutes saisons ; volières où gizzouillaient à qui mieux mieux bouvreuils, fauvettes et canaris : tel était l'aspect de la grande nef du palais.

Et chaque visiteur en paraissait ravi. C'est si bon d'admirer de vraies fleurs quand, tout un hiver, il a fallu s'extasier devant celles de mousseline et de papier ; si doux de respirer les parfums du bon Dieu,

quand on a longtemps été réduit à ceux des parfumeurs, dont pourtant je ne veux pas médire.

Mais n'as-tu pas remarqué, Florence, comme sont différentes les sensations qu'on éprouve en flairant une rose, ou le flacon qui a la prétention de recéler l'essence empruntée à la fleur ?

L'une fait pénétrer dans toutes nos fibres de fraîches senteurs qui nous ravivent ; l'autre monte à la tête et donne la migraine.

Messieurs les parfumeurs, travaillez, vous avez bien à faire.

Sais-tu, Florence, ce qu'on appelle aquariums ? Non, eh bien, ce sont des réservoirs en cristal, supportés par des pieds de bronze ou de fer doré, et dans l'eau desquels on jette quelques dorades, des coquillages, des plantes aquatiques. Il y en avait beaucoup à l'exposition.

On place l'aquarium devant une fenêtre : un rayon de soleil arrive, fait scintiller l'eau, étinceler les écailles de la dorade, épanouir la belle fleur de l'aquarium ; un moineau vient se désaltérer, des mouches y prendre un bain : la vie et ce qu'elle apporte avec elle de pur, de gai, de frais et de charmant, éclate ainsi sous ce rayon de soleil, et prête à ce coin de ta chambre un charme que ne lui donneront jamais les meubles somptueux ni l'objet d'art le plus merveilleux.

Quant à l'exposition agricole, je ne l'ai jamais vue si riche en instruments, appareils et machines ; en spécimens des races ovines, bovines, chevalines et porcines, parfaitement installée dans des galeries occupant les allées, contre-allées du Cours-la-Reine, et même les côtés de la nef du palais transformée en une arche de Noé immense, où se prélassaient, sur des litères confortables et à côté de râteliers succulents, des élèves qui faisaient honneur à leurs pères nourriciers.

Si j'en avais le temps, je t'écrirais, chère amie, la biographie des sujets qui ont été décorés de médailles d'or, honorés de mentions honorables. Malheureusement, nous ne pouvons que donner un regard aux belles génisses à l'œil intelligent et doux ; aux chevaux arabes si élégants et si fiers ; aux taureaux, dignes de se mesurer avec le plus brillant *Espada* ; aux ânes superbes, venus des Pyrénées, et crépus comme les négrillons ; aux lapins *angora*, frères de ceux que nous avons admirés et caressés en Savoie ; aux chèvres mérinos, etc.

Avant de sortir, laisse-moi te faire remarquer l'esprit d'entente et de confort qui a présidé à l'arrangement de cette vaste ménagerie : rien n'a été oublié, pas même la tente du *médecin* chargé de prodiguer ses soins aux pensionnaires qui pourraient en avoir besoin ; et dans ce cas, m'a semblé devoir être un animal apocryphe que j'aurais pris pour un porc si j'avais pu découvrir ses pattes.

Les *gallinacés* étaient dignement représentés et paraissaient avoir très à cœur d'annoncer leur présence. Il est vrai de dire qu'ils occupent le terrain concédé aux concerts Musard : place oblige !

Privés des instruments à vent et à cordes, les coqs, poules et poulettes, successeurs des basses, trombones et ophicléides, chantaient à gorge déployée, faisant entendre les *cot, cot, cot, codé* et les *cocorico* les plus variés et les plus accentués.

Ce qui m'a fortement étonnée et grandement affligée,

g'a été de voir que cette égalité de rang et de position, pure utopie quand on la rêve pour l'espèce humaine, ne peut seulement pas exister au sein de la gent animale. Croirais-tu que les réduits de poulets, même ceux des Cochinchinois, sont entourés de simples grilles en fer, tandis qu'on a donné aux paons des cages dorées ! comme s'ils n'étaient pas déjà suffisamment bouffis d'orgueil.

Est-ce bien de favoriser ainsi les passions mauvaises et de rendre à un être inutile et sot, qui ne brille que par l'habit, plus d'honneurs qu'à la vaillante pondreuse, dont les œufs frais font nos délices ?

Assez de philosophie et de pessimisme, n'est-il pas vrai ? Et d'ailleurs, de l'exposition au Jardin des Plantes, il n'y a qu'un pas, et rien ne m'empêche, si le paon ne m'est pas sympathique, d'aller rendre visite à ces *flamants* aux ailes de feu, nouvellement débarqués d'Égypte, et qui sont bien les êtres les plus réguliers, les plus disciplinés, les plus esclaves de la ligne droite qui se puissent voir jamais : rangés sur une ligne droite, ils vont à la pêche ; dans le même ordre, ils se promènent ; sur une ligne droite, ils s'endorment, la patte sous l'aile, la tête repliée.

Quel bel exemple à proposer à ces pauvres conscris pour lesquels l'alignement est un des travaux d'Hercule.

Ma chère Florence, je ne demanderais pas mieux que de causer avec toi longtemps encore ; mais, tu le sais, les papiers ont, par suite de l'exportation de nos chiffons, subi une hausse si considérable, que je pourrais bien un jour, si je laisse à ma verve un trop vaste champ, m'écrier comme ce membre de l'Institut :

Apollon, je suis rebuté,
Je romps avec toi tout négoce ;
J'aurais pu m'avoir un carrosse
Du papier que tu m'as coûté.

Heureusement qu'Apollon m'est aussi indifférent que je lui suis étrangère.

Et voilà pourtant qu'il vient d'envoyer à mon aide, sa chère compagne, la *Mémoire*, pour me rappeler que j'ai commis une grave omission en oubliant de te décrire la fête célébrée à Paris à l'occasion de l'annexion de la Savoie, et que j'ai gardé le silence sur les produits qui occupaient le premier étage du palais de l'Industrie, et sur les instruments agricoles dispersés aux alentours : charrues, moulins à vent, machines à vapeur, herbes, moissonneuses, faucheuses, faneuses, etc.

Tu bailles, ma pauvre Florence ! Je m'arrête et t'envoie le meilleur baiser qu'une amie ait jamais envoyé à sa compagne bien-aimée.

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 4, ROBE DE BAPTÊME.

1, Devant de la jupe.

2, Devant du corsage.

3, Jockey de la manche.

4, Garniture de la manche.

Ce dessin, qui produit un si joli effet, n'est pas d'une longue exécution, d'autant plus qu'on peut supprimer les bouquets qui coupent les garnitures de distance en distance, et se contenter de faire ces garnitures au feston et au cordonnet. Les boutons de

rose, qui ornent le semé, doivent être au plumetis ou au point de chaînette, ainsi que les bouquets.

Si l'on veut rendre cette robe très-riche, on peut faire en toile les quadrillés qui entourent le semé.

La grande dent qui se trouve en bas du dessin à droite et à gauche, doit se trouver reproduite tout autour de la jupe, au-dessus de l'ourlet.

Pour monter cette robe, voir au numéro 40.

5, MOUCHOIR ÉLEGANT, épis et fleurettes, plumetis et point de sable. Ecuillon avec L, anglaise.

6, *Anastasie*, anglaise, plumetis.

7, *Catherine*, anglaise, plumetis.

8, PALE à broder sur batiste au plumetis, au feston léger, ou bien sur tulle au point de chaînette.

Ce dessin peut également servir pour pelote, soit qu'on le brode tout entier, ce qui ferait une pelote carrée, soit qu'on ne prenne que le rond du milieu, autour duquel on coudrait une garniture pareille. On aurait ainsi une pelote duchesse.

Aux deux cœurs qui forment le milieu, on doit, pour la pelote, substituer une fleurette ou des initiales.

9, MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, plumetis et point de sable, ou bien broderie à la minute et point de poste. Ecuillon avec M P enlacés, anglaise.

10, *Valérie*, anglaise, plumetis.

11, T. L., enlacés, grande anglaise, plumetis.

12, *Eudoxie*, anglaise, plumetis.

13, E. N. G., grande romaine, pour taie d'oreiller plumetis.

14, ECUILLON POUR COIN DE MOUCHOIR, plumetis et point de sable.

15, E. P., gothique, plumetis.

16, M. L. B., romaine élégante, plumetis.

17, *Alfredine*, anglaise, plumetis.

18 et 19, PARURE PARISIENNE, qu'on peut exécuter au plumetis, sur mousseline, ou au point de chaînette, sur tulle.

20, M. L. B., anglaise élégante, plumetis.

21, *Claudia*, gothique, plumetis.

22, *Sally*, anglaise fleurie, plumetis et point de sable.

23, *Marie*, anglaise, plumetis.

24, DESSIN DE NAPPE D'AUTEL, à broder au feston, sur mousseline, ou bien en application de nansouk, sur gros tulle.

Les feuilles de vigne, les grappes et les fleurs seraient en nansouk, retenu par un feston ; les nervures au cordonnet, et le fond en toile.

On peut simplifier ce dessin et ne faire, comme bordure, qu'un rang de feuilles de vigne.

COTÉ DES PATRONS.

25 à 30, TOILETTE DE PETIT GARÇON de six ans. Cette toilette, qui se compose d'une blouse et d'un pantalon, se fait en toile de lin ou en nankin, et se brode en soutache de couleur ou en noir.

La blouse est composée du devant, numéro 25.

Du dos, numéro 26.

De la manche, 27.

De la ceinture, 28.

Elle est boutonnée devant. Sur la hanche, on fait, un gros pli crevé, avec la partie du devant E F.

Le pantalon (n° 29), qui doit, en avant, être évidé

de 4 centimètres, se monte sur une ceinture, et ferme devant ou sur les côtés.

30, Croquis de la toilette de petit garçon.

31 à 34, FICHU-MANTELET pour petite fille de six à huit ans.

Ce fichu, qui croise et attache derrière, se fait en nansouk, en mousseline ou en étoffe pareille à la robe : jaconas, barége, taffetas.

Il se compose du devant avec patte (n° 31) et du dos (n° 32). Le devant se réunit au dos par un surjet, sur les épaules.

Si on le taille en nansouk ou en mousseline unie, on le festonnera, y ajoutant à volonté le dessin au plumetis que porte la planche.

En mousseline brodée, il peut également se festonner ou se garnir d'un petit volant ourlé.

En jaconas de couleur, il se festonnera en coton de couleur.

Enfin, en taffetas, il se garnit d'un volant, d'une ruche à la vieille ou d'une petite chicorée.

33, Croquis du fichu, effet du devant.

34, Id. effet du dos.

35 à 39, PALETOT pour miss *Lily*. Ce vêtement, que madame Herbillon, rue de Choiseul, n° 14, a taillé sur le modèle des paletots de femme, qui font fureur, se fait en taffetas noir, garni de soutache, ou en étoffe pareille à la robe.

35, Devant.

36, Dos.

37, Manche.

38, Pèlerine.

39, Croquis du paletot.

40 à 45, ROBE DE BAPTÊME. Nous donnons ici le patron d'un corsage destiné à la robe, dont le devant de la jupe, le plastron du corsage et le jockey sont du côté des broderies (n°s 1 à 4).

Ce petit corsage se compose de cinq parties :

40, Devant.

41, Petit côté du devant.

42, Dos.

43, Manche.

44, Berthe.

On peut broder le plastron tel qu'il est donné du côté des broderies (n° 2), ou se contenter de faire quelques boutons de rose sur le devant (n° 40), ce qui est d'une plus prompte exécution.

La forme du devant du côté des patrons diffère légèrement de celle donnée du côté des broderies : les deux formes sont également jolies.

Quand on a réuni les différentes parties du corsage, on ajoute la berthe qui part du bas du devant (lettre F), monte jusqu'à l'épaule et garnit le tour du cou du dos jusqu'à la lettre G.

Les deux parties du dos doivent être froncées du bas à l'aide d'une coulisse.

Au jockey (n° 3, broderies) on peut substituer la petite manche (n° 42). La manche, de même que le jockey, se garnit d'une petite bande brodée.

45, Croquis de la robe de baptême.

46 à 59. — FLEURS EN PAPIER. — *Camélia*. On commence par le n° 55, sur lequel on taille trois pétales qui servent à former le cœur. Après avoir, avec la pince, roulé légèrement les bords sur la paume de la main, on attache, avec le fil de laiton, ces trois pétales sur une tige dont on recourbe le bout, pour que les pétales ne glissent pas.

On taille ensuite trois pétales sur chacun des numéros 51, 52, 53, 54. On roule, avec la pince et sur le pouce, les bords des pétales, qu'on colle un à un autour du cœur, en commençant par le n° 54. Trois pétales forment un rang. Avoir soin de les alterner et de les placer de façon que le bord roulé se trouve en dehors du cœur.

On taille enfin sur les numéros 50, 49, 48, 46 et 47, les pétales qui forment les derniers rangs du camélia. La planche indique le nombre des pétales de chaque rang. Les pétales de ces cinq numéros doivent être creusés bien au milieu (depuis le centre du pétale jusqu'au bord supérieur) avec la pince qui forme ainsi une nervure profonde. On roule légèrement les bords avec une boule de moyenne grosseur.

Tous ces pétales doivent être, comme les premiers, collés un à un.

57 à 58, Patrons des feuilles du camélia.

59, Croquis d'un camélia monté, avec ses feuilles.

60 à 62, SAC au crochet, dit PORTE-BONNET. Rien n'est plus incommode, ni plus dangereux, n'est-il pas vrai, quand on va dîner ou passer la soirée en ville, que de porter son bonnet enveloppé dans un journal? Madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, vient enfin de remédier à ce grave inconvénient, en imaginant le sac dont le n° 62 indique l'effet général.

Léger et large de forme, il renferme le bonnet sans le chiffonner.

Le sac peut s'exécuter au crochet simple, en laine Saxe 5 fils, ou bien en soie d'Alger.

Dans l'un ou l'autre cas, on fait une chaîne de 21 mailles qu'on recouvre de 21 brides. Pour le 2^e rang, on fait 2 brides sur la dernière bride qu'on vient de faire, une bride sur chacune des autres du 1^{er} rang, et l'on n'en fait pas sur la dernière bride du même rang.

On continue de la sorte pendant 12 rangs, faisant toujours, en commençant, 2 brides sur celle du rang précédent, et en négligeant d'en faire sur la dernière, ce qui donne au carré du crochet la forme du losange indiqué au n° 61.

On doit faire exactement de la même manière 18 losanges et les disposer comme ils le sont au n° 60, sans se préoccuper de la variété de formes qu'on remarque sur ce numéro.

On peut faire les losanges de deux nuances : les six du milieu, bleu clair ou vert clair; les six qui les entourent, bleu foncé, ou vert foncé; les six derniers, qui forment l'extérieur, de la même nuance claire adoptée pour le milieu, ou *vice versa*. On réunit, par un surjet, tous les losanges, et l'on cache ce surjet, soit par une soutache, soit par une espèce de point de chaînette en gros cordonnet, soit enfin par un velours noir très-étroit.

Cela fait, on taille un rond de carton de 20 centimètres de diamètre; on le recouvre de soie (florencia ou taffetas).

Autour de ce rond, on coud un sac de la même soie (1 mètre 10 centimètres de tour, 35 centimètres de hauteur), dans le haut duquel on passe une coulisse.

Puis on fixe le rond de carton sur le milieu du rond de crochet (n° 60) et l'on arrête, par quelques points, sur le sac de soie, chaque pointe des losanges du dernier rang. On peut, sur chaque pointe, ajouter un petit bouton de velours ou une grosse perle.

La soie, employée pour le sac, doit être de la même nuance que la laine employée pour le crochet.

63, *RÉSILLE BLANCHE* au filet (coiffure de nuit). On prend une pièce de petite ganse plate, en coton, et un gros moule de 4 centimètres de tour.

On fait 9 mailles pour le 1^{er} rang et cinq autres rangs semblables : ce qui forme un carré.

On tourne autour de ce carré, en augmentant chaque rang d'une maille à chaque angle, et l'on fait ainsi 10 rangs.

Pour la dentelle, on fait, avec le même moule, trois mailles dans chaque maille du rang précédent.

Pour le dernier rang, on prend un moule plus fin (de deux centimètres et demi de tour), et on fait une maille dans chaque maille du rang précédent. Cette coiffure de nuit est, pour l'été, infiniment plus commode que le bonnet, en ce qu'elle retient les cheveux sans nouer sous le menton.

Dans le dernier rang qui précède la dentelle, on passe un caoutchouc de coton blanc dont on réunit les deux bouts par un surjet.

64 à 65, *BOUQUET DE MYOSOTIS*. Les myosotis, comme les violettes, se font en *faveur*, la nuance seule est différente.

Après avoir froncé la *faveur*, comme nous l'avons indiqué le mois dernier, allant avec une aiguille enfilée de soie jaune, de bas en haut, et puis de haut en bas, en formant des zigzags, on arrête cette *faveur* au centre du rond de percaline ou de taffetas, et on le coud en tournant toujours en colimaçon, et en rapprochant assez les rangs pour cacher entièrement le rond de percaline.

On pique ensuite, de distance en distance, de petites perles jaunes qui simulent le cœur des myosotis.

Si l'on veut de plus *présimuler* la nature, on fronce la *faveur* et on la coupe, quand on a fait cinq zigzags, formant cinq dents qui seront les cinq pétales de la petite fleur.

On réunit les deux bouts du ruban par un petit surjet fait avec soin; puis on fronce et on coud la fleur ainsi faite sur la percaline, en ajoutant au milieu une perle jaune comme au n° 65.

Ce dernier procédé est infiniment plus long que le premier; celui-ci produit un assez joli effet pour que nous engagions nos amies à s'en contenter.

Ainsi que nous l'avons dit, les fleurs fixées sur la percaline peuvent être placées ensuite sur une petite carcasse dont l'explication a été donnée en juin n° 60, ou bien appliquées sur un dessus de sachet.

Dans le premier cas, elles forment de charmants bouquets, auxquels quelques gouttes d'une essence quelconque communiquent un doux parfum, et qu'on place sur une cheminée ou une table à ouvrage.

Ce sont de jolis lots pour loteries.

64, *CROQUIS DU BOUQUET DE MYOSOTIS* entouré de feuilles, qu'on trouvera chez madame Beaussier.

65, *Fleur de myosotis*. (Voir plus haut.)

66, *JARDINIÈRE SUISSE*. Nous donnons le croquis de ces nouvelles jardinières, non pas qu'on puisse les exécuter soi-même, puisqu'elles sont en bois travaillé, mais parce que nous croyons rendre service à quelques-unes de nos amies, qu'embarrasse toujours le choix d'un objet à offrir à l'occasion d'une fête.

Ces jardinières se trouvent, comme celles dont nous avons déjà parlé, dans la maison Beaussier, 43, rue de Richelieu.

67, *G. M.*, romaine, plumetis.

68, *Elise*, romaine fleurie, avec écusson, plumetis et point de sable.

69, *E. D.*, anglaise ornée, plumetis.

70, *L. B.*, anglaise, plumetis.

71, *A. C. S.*, romaine unie, plumetis.

72, *M. B.*, anglaise fleurie, plumetis.

MODES.

« C'en est fait, je l'abandonne, je la supprime et vais employer tout mon crédit à la déclarer à jamais bannie de la toilette d'une Parisienne.

— Mais quoi donc, Jenny ?

— La crinoline!... N'est-ce pas un objet de préoccupation constante et la cause d'une perte de temps considérable? Pour l'hiver encore, passe! on la porte en couleur, on la brosse, et tout est dit; mais en été, elle doit être blanche, et la poussière, le macadam et les pluies d'orage la mettent si promptement hors de service, que je suis sans cesse occupée à démonter et à remonter les saffres aciers qui me meurtrissent les doigts, besogne très-pénible dont ma mère ne me permet pas de me décharger sur la femme de chambre, déjà fort occupée.

Oui, c'en est bien fait, je la proscriis, et, dût-on rire de la métamorphose, je suis décidée à me passer désormais de son gênant secours.

— A moins, toutefois, que ta bonne mère ne te refuse son consentement, ce dont j'ai peur, car hier encore, sur le boulevard, elle nous faisait remarquer que l'excès toujours est un défaut, prenant pour exemple deux femmes dont l'une était ridiculement ballonnée, tandis que l'autre rivalisait avec le fourreau d'un parapluie.

— Si maman m'interdit la *platitude*, j'en serai quitte pour mettre, en plus, deux ou trois jupons bien empesés.

— Qui te fatigueront horriblement pendant les chaleurs, vu que ce sera toi qui en supporteras le poids et non plus cette cage si légère et si commode, quoi qu'on en dise. Ta bourse aussi se trouvera fort mal des nombreux blanchissages de tes jupons empesés.

— Mais alors, Jenny, comment veux-tu que je fasse? comment fais-tu toi-même?

— Moi, je m'occupe sérieusement de ma cage une fois tous les ans pour la faire nettoyer et réparer, s'il y a lieu; hors de là, j'y pense cinq minutes tous les quinze jours, et voilà!

— Tu plaisantes, ma chère amie.

— Je plaisante si peu que si j'avais pu deviner tes ennuis, je t'en aurais soudain délivrée en t'envoyant une cage de madame Fouquetteau. Je n'ai point exagéré en disant que tu la porteras un an sans réparation aucune. Tu la garniras, dans le bas seulement, d'un bouillon de jaconas qu'on enlève pour le blanchir, et tu seras délivrée de toute préoccupation; de plus, ta *tournure* ne laissera rien à désirer, et tes robes les plus simples emprunteront à cette cage ce cachet distingué, ce je ne sais quoi, qui, sur-le-champ, fait reconnaître la femme comme il faut...

— Et que j'avais remarqué en toi; mais comme je croyais que tu l'achetais au prix d'énormes sacrifices, je me contentais de t'admirer sans oser t'imiter.

— En cela tu avais grand tort, car toute jeune fille peut se permettre le jupon que je me suis donné.

— S'il en est ainsi, je rends toutes mes bonnes grâces à la crinoline. »

Telle est la conversation que j'entendais tout à l'heure aux Tuileries, et que je m'empresse de vous rapporter, chères enfants, plusieurs d'entre vous m'ayant écrit pour me demander la solution et le conseil qui faisait l'objet dudit entretien.

La solution, la voici : c'est qu'une femme, de longtemps encore, ne pourra pas plus sortir sans crinoline que sans chapeau.

Le conseil, je le répète, c'est que je ne connais, moi aussi, qu'un seul jupon qui remplisse toutes les conditions, celui de madame Foucqueteau, 16, rue du Sentier.

Quelques-unes de nos amies me demandent également quelles sont les étoffes les plus convenables pour peignoirs, vêtements négligés, de campagne ou de bains de mer.

Pour les bains et les matinées fraîches, nous ne savons rien de mieux qu'une étoffe de laine rayée qui a commencé à se montrer l'année dernière à Trouville. On fait avec cette étoffe la jupe et le zouave qu'on double d'une flanelle très-légère ou d'une mousseline de laine rouge ou bleue ; le zouave est ouvert dans le bas et laisse voir une large ceinture également en laine de même couleur, qui forme un gros nœud sur le côté.

Pour les chaleurs, nous conseillons de faire cette toilette en toile écruë ; on ajoute alors, entre les lés de la jupe, un liseré de laine rouge, et le zouave, au lieu d'être doublé, offre seulement les mêmes liserés sur toutes les coutures.

On fait aussi, en mousseline ou en jaconas, un déshabillé très-frais et très-commode : un jupe, puis une espèce de manteau de nuit fort long, garni dans le bas d'un volant avec tête. Si vous laissez cette tunique flottante, vous êtes tout à fait en négligé de chambre à coucher ; si vous la serrez à la taille par un ruban ou une ceinture pareille à la robe, vous êtes presque en demi-toilette, le bas de la tunique ayant l'air d'une seconde jupe.

Avec ce dernier vêtement, j'aimerais le chapeau de jardin que nous avons vu chez madame Richebraque, 24, rue Feydeau. Il était en paille fine, forme impératrice, bordé d'un petit rouleau de taffetas noir et d'une dentelle noire haute de 10 à 12 centimètres. Au milieu du devant, un nœud de taffetas noir de chaque côté duquel partait une jardinière.

On appelle, cette année, jardinières des guirlandes formées de fleurs, de fruits ou d'herbes, ou même d'un mélange de tout cela.

Ces guirlandes font fureur, non-seulement sur les chapeaux de jardin, mais aussi sur les chapeaux de ville. Pour ceux-ci, on les fait très-touffues du milieu et allant en diminuant de chaque côté. Tantôt elles se placent sur la passe, et tantôt dans l'intérieur du chapeau.

Parfois on y ajoute un papillon aux couleurs diaprées.

Voici quelques chapeaux que nous avons remarqués. Paille d'Italie : dessus, une touffe de plumes blanches ; dessous, une jardinière composée de ces

fruits qu'on trouve dans les parcs, boules blanches qui s'appellent, je crois, perles de France,

Crin blanc avec jardinière de fleurs et de graines, posée en bride sur le milieu de la passe, et sous laquelle est une dentelle noire très-légère qui tombe sur le fond ; une autre dentelle forme le bavolet.

Dans l'intérieur, une jardinière, diminutif de la première. — Brides vert clair.

Paille d'Italie très-fine, ornée de raisins et de roses roses.

Un autre chapeau dont la passe seulement était en paille. Le fond mou était recouvert d'une résille de soie, et orné d'une couronne de bluets.

Paille belge. — Un velours noir posé au bout de la calotte et, sur ce velours, des roses blanches.

Capote de tulle avec *Charlotte Corday* (fond de tulle), retenue par un ruban noir n° 12, qui se noue sur le côté ; touffe de marguerites près du rond. Dessous, barrette bleue avec bouquet de marguerites.

Pour fillettes, nous avons déjà indiqué un genre d'ornement bien simple qui a toujours du succès : un ou deux rangs de ruban ou de biais de taffetas, qu'on a plissé, à gros plis crevés, et qu'on place dans le sommet de la passe. Le ruban, laissé plat sur les côtés, se termine derrière par un nœud avec bouts.

Pour petites filles, les chapeaux sont à bords relevés et ornés de fleurs ou de plumes de paon.

Pour baby, on préfère le chapeau *Emma*, aux bords légèrement rentrés en dedans, et qu'on orne d'une plume blanche.

On fait beaucoup, en ce moment, d'ornements en paille ou en crin : cordelières, résilles, écharpes terminées par des glands ou des franges ; ces écharpes, placées sur un ruban de taffetas faisant transparent, produisent un charmant effet et sont d'un parfait usage. — La cordelière s'enroule deux fois autour du chapeau et exclut tout autre ornement.

La mode ne varie guère pour les chapeaux de deuil :

Le chapeau de grand deuil est en crêpe crêpé, orné de biais et de barbes. Avec ce chapeau, le voile long (1 mètre 20) est indispensable.

Vient ensuite le chapeau de crêpe impératrice, avec ruches ou choux en crêpe.

Puis le chapeau de crin noir, orné de plumes ou d'aigrettes.

Enfin le chapeau de tulle bouillonné, avec touffes de marguerites noires ou perles de jais.

Pour demi-deuil, les chapeaux de crêpe blanc ou la capote de tulle blanc, avec plume mauve ou ornement de crêpe lisse de même nuance.

Nous sommes heureuse d'annoncer à nos amies que la chimie vient de trouver, enfin, le moyen de rendre solide le mauve, cette nuance si douce, mais si délicate, appelée avec raison un déjeuner de soleil.

Désormais, le mauve n'aura d'autre rivale que la nuance *Solferino*, très-seyante, comme on sait. Afin de vous assurer que le ruban que vous voulez acheter est bien un *Solferino* et non une imitation, demandez en un échantillon que vous plongez dans du vinaigre et laissez sécher : s'il résiste à ce bain acide, s'il en sort tel qu'il était avant l'épreuve, vous pouvez être sûres de son bon usage.

La lingerie continue d'être simple, et les petits cols de toile de détrôner les parures brodées. Madame Gildard, 69, rue de Provence, fait une manche habillée que nous trouvons fort jolie : c'est une manche d'or-

gandi terminée par un poignet surmonté de deux bouillons de 4 centimètres de haut. Sur ce poignet, qui est plus large que le bras, elle applique une patte formée d'un entre-deux brodé, garni de valenciennne, patte qui vient croiser sur le dessus du poignet.

Nous avons vu aussi dans cette maison :

Un fichu d'enfant, — du même modèle que celui que nous donnons sur la planche, — en jaconas, garni de la manière suivante : un entre-deux de broderie anglaise, un entre-deux de valenciennes, enfin, un petit volant de broderie anglaise.

Un pardessus pour enfant de deux ans, un vrai bijou en piqué blanc, bordé d'une garniture de jaconas festonné et composé d'une espèce de petite redingote boutonnée, avec pèlerine. Les manches sont gracieuses à ravir, ornées d'agréments de passementerie.

Une pèlerine pointue, pour jeune fille, en organdi avec entre-deux brodés.

Une autre carrée, ornée de guipures.

Les écharpes pareilles aux robes se portent beaucoup. Nous en avons remarqué un grand nombre le mois dernier à une messe de mariage, qui avait attiré à la Madeleine un concours énorme de curieux.

La mère de la mariée avait une robe de taffetas blanc, garnie de trois volants de dentelle noire, surmontés chacun d'une chicorée de taffetas vert. L'écharpe était de même en taffetas blanc, ornée de dentelle et de chicorée.

La robe de la mariée était en moire antique; la jupe unie, garnie seulement dans le bas de trois petits volants point d'Alençon. Le voile qui l'enveloppait tout entière était également en point d'Alençon.

La couronne de fleurs d'oranger, très-touffue devant allait en diminuant de chaque côté.

Une jeune femme avait une robe de mousseline brodée, doublée de taffetas groseille; châle pareil. Chapeau de tulle avec plume groseille.

Les toilettes de jeunes filles étaient presque identiques : robe de taffetas Pompadour, châle de mousseline ou d'organdi, ou écharpe pareille à la robe. Chapeau de paille de riz, avec touffe de fleurs, ou bien capote de tulle.

Puisque nous nous sommes engagée à mettre nos amies au courant de toutes les nouveautés du jour, et à leur signaler les fantaisies et les créations qui peuvent se rattacher à la mode, nous nous empressons de leur signaler les bijoux de *silvantine*, bracelet, broches, épingles et boutons, qui imitent le corail, coûtent moitié moins cher, et se trouvent chez M. A. Dufresne, 18, rue de Vendôme.

Comme nouveautés, signalons encore les ouvrages en écorce, brodés en fils d'écorce de différentes couleurs et qui ont un cachet exotique que nous aimons beaucoup. Nos amies trouveront chez madame Legras des corbeilles, des porte-montre, des dessous de lampe, des boîtes de toutes formes, etc., en écorce brodée.

Elles y verront aussi les applications de cuir de Bohême qui ont un grand succès pour meubles, portières, pouffs, etc. Il suffit d'acheter les ornements en cuir de Bohême, qui a des reflets métalliques et rap-

pelle les cuirs précieux, dont le musée de Cluny conserve des échantillons; on les applique ensuite sur un fond de canevas qu'on remplit en tapisserie; on les y fixe soit en les collant, soit par quelques points.

Enfin n'oublions pas M^{me} Lily au service de laquelle M^{me} Herbillon met toute son adresse et tous ses soins. Aux jolies robes d'été en mousseline, jaconas, barège, ajoutons des cages au filet, des ceintures en cuir de Russie, larges d'un centimètre bien entendu, des ombrelles marquises, et même la boîte à poudre de riz dont une poupée élégante et bien née ne peut se passer.

On trouvera aussi dans cette maison des objets de lingerie pour ces demoiselles, cols tout dessinés, robes de piqué taillées et dessinées, et qu'il ne s'agit plus que de soutacher.

Et maintenant, amies, il ne me reste plus qu'à vous signaler l'abat-jour, dont vous recevez aujourd'hui le premier côté; n'allez pas surtout le juger avant le mois de septembre, qui vous expliquera le merveilleux effet qu'il peut produire, si vous avez l'habileté d'en tirer parti. En attendant je vous engage à mettre de côté bien soigneusement tous les bouts de ruban que vous pourrez vous procurer.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — Robe de taffetas rayé. — Corsage un peu décolleté, froncé à la vierge, avec plastron et chicorées dans le haut. — Manches larges, retenues dans le bas par une chicorée. — Jupe unie. — Ceinture à boucle. — Chemisette et bouillons en organdi. — Chapeau de paille de riz, bordé d'un ruban de taffetas bleu; touffes d'églantine blanches sur le côté, guirlande dessous.

Deuxième toilette. — Robe de gaze. — Jupe à huit volants, le dernier avec tête. — Corsage décolleté avec fichu garni de deux volants. — Manche composée de deux bouillons et d'un grand volant. Pour coiffure un pouff de blondes et de rubans de taffetas.

Toilette de petite fille. — Robe de taffetas. — Jupe ornée de quatre chicorées. — Corsage plat et garni dans le haut d'une chicorée et d'un petit entre-deux de valenciennne. — Manches courtes. — Mantelet-écharpe avec chicorées. — Chapeau de paille d'Italie. — Plumes de perdrix. — Rose sur le côté.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE LINGERIE.

- 1, BONNET de tulle avec bouquets de marguerites.
- 2, COIFFURE de velours noir avec ruban de deux couleurs, et bouquet de roses.
- 3, CROUX de dentelle noire, bande de velours vert passant sur le front.
- 4, BONNET de dentelle noire et blanche, entre deux croisés sur le fond et ruban passé sous l'entre-deux.
- 5, CHEMISSETTE de mousseline, petits velours noir passés dans des entre-deux.
- 6, COL de mousseline avec large ourlet et ruban passé dans l'ourlet.
- 7, MANCHE à cinq bouffants avec nœuds de ruban.
- 8, COURONNE de vigne vierge avec petits épis d'or.
- 9, MANCHE de mousseline avec bouillons et ruban passé dans les bouillons, petite blonde noire au bord.

ÉPHÉMÉRIDES

1^{er} JUILLET 1288. — MORT DU COMTE UGOLIN.

Ugolin, comte della Gherardesca, était devenu tout puissant à Pise, il était le premier magistrat de cette république; mais cette dignité ne lui suffit pas, il voulut régner, et, pour y réussir, il déserta le parti des Gibelins et s'associa aux Guelfes. Ses ennemis arrêtrèrent ses projets, il fut exilé. Mais bientôt ses concitoyens le rappelèrent; il n'usa de son autorité que pour faire peser un joug odieux sur ses rivaux;

ses ruses et sa tyrannie armèrent les Pisans contre lui. Après une longue résistance, il fut saisi et enfermé avec ses enfants dans la tour des Galandi, et là on les laissa mourir de faim. Dante a immortalisé le malheur d'Ugolin, mais il n'a pas parlé de ses crimes, aussi avérés pourtant que la tragique infortune dont ils furent punis.

Mosaïque

Si nous cessons de nous occuper du bonheur des autres, si nous cherchons à trouver des excuses pour notre égoïsme dans leurs défauts, nous tomberons peu à peu dans l'indifférence, petite mort partielle plus à craindre que la grande mort. Celle-ci nous réunit à Dieu, l'autre nous prive de Dieu même.

M^{me} NECKER DE SAUSSURE.

Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.

JOUBERT.

Il faut faire la guerre à quatre choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions, à la discorde des familles.

PYTHAGORE.

Il y a peut-être plus d'hommes qui ont manqué aux occasions qu'il n'y en a à qui les occasions ont manqué.

LA BAUMELLE.

LOGOGRIPE.

Avec mon chef je donne une mort bien cruelle,
Et sans mon chef, je suis un oiseau sans cervelle;
Mettez une consonne au milieu de mon cœur,
Et j'habite des mers la sombre profondeur;
En même temps qu'une matière

Grossière,

Je suis discord ou bien harmonieux;
Plus un légume, un vrai régal des dieux,
Pendant la saison printanière.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : *Qui m'aime, aime mon chien.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Panquet

dessiné par M. Panquet, d'après le dessin de la Calender et de la

A. Lottier

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

28^e année - Août 1864

N^o 171

Par M. de Desterberg, Rue de la Harpe, 10, Paris, et chez les Libraires

Ayuntamiento de Madrid

Par M. de Desterberg, Nieuwendijk Straat, 11, Amsterdam

